

# Étienne Gernelle, 33 ans, directeur de la rédaction du *Point*

**É**tienne Gernelle (D 01), que Franz-Olivier Giesbert vient de nommer, à 33 ans, à la direction de la rédaction du *Point*, nous attend en haut des ascenseurs. Chemise blanche ouverte, costume sombre, massif, trapu, verbe libre, direct, gouailleur et romanesque, il ressemble plus à un romancier et journaliste baroudeur type Lucien Bodard, Hemingway, ou Jack London, amateurs d'aventures et d'alcools forts, qu'à un intellectuel germanopratin désincarné. Et ce n'est pas une posture.

C'est en effet en Afrique, plus exactement au Togo, où son père, ingénieur agronome, se trouvait, pour le compte de la Banque mondiale, conseiller du ministre de l'Agriculture, qu'Étienne Gernelle a passé sa petite enfance, avec « une antilope comme animal domestique ». Le retour en France sera provincial et itinérant : l'Oise, l'Indre, en classe unique, Poitiers puis Paris en quatrième. Son père meurt jeune. Étienne Gernelle vire au cancre. Il entreprend des études de droit, et devient, avec quatre tentatives, « recordman du nombre de présentations au concours de Sciences Po ». Il se plaît rue Saint-Guillaume. Certains cours, comme celui de Ghassan Salamé sur les « grandes lignes de partage du monde contemporain », le passionnent. Mais il a une idée en tête, faire le tour de l'Asie à bicyclette, en vivant sous la tente et chez l'habitant, « pour se déconnecter complètement de ma vie ».

Pendant un an, il va parcourir l'Ouzbékistan, le Kirghizistan, la Chine, le Pakistan, l'Inde, la Thaïlande, le Laos, le Vietnam, la Chine, la Mongolie, et apprendre des tas de choses nouvelles : trouver de la nourriture, parler des soirées entières avec des gens dont il ne connaît pas la langue, amadouer les policiers de tous poils. Partis à quatre, il finira le voyage seul. En repoussant les limites de ce



*« Pour ce type de job il ne faut pas être plus intelligent qu'un autre, il faut travailler beaucoup plus que les autres. Il faut ouvrir le rideau de fer le matin et le refermer le soir. Il faut s'occuper des gens, tout savoir sur eux et sur tout. »*

qu'il croyait pouvoir supporter physiquement et intellectuellement.

Ce voyage initiatique va le transformer ; il va lui donner confiance en lui et « enlever une grande partie de sa peur : des autres, du vide, et peur d'arriver à ses limites ». Il va lui donner aussi un grand détachement. « Aujourd'hui, j'ai un bon job, je suis bien payé, je rencontre plein de gens, mais je sais que si tout ça s'arrête demain, si je me fais virer, ce n'est pas très grave. Je peux remonter sur mon vélo. Il y a autre chose dans la vie. La vie est longue, le monde est vaste ! » De retour à Sciences Po, où il n'a été qu'un « passager clandestin », Étienne Gernelle part illico six mois en stage à Libé, et au *Figaro* où il publiera quelques papiers sur les zones tribales du Pakistan où il est reparti se balader pendant quinze jours. Papiers qu'il ira, trois semaines avant le grand oral, montrer « engravé comme un crétin » à Franz-Olivier Giesbert. Le chef du service éco du

*Point* décide de le tester sur Bataville, « un phalanstère paternaliste de la marque Bata en Moselle, en faillite, où vivaient les ouvriers et leurs familles. Un sujet irratable tant l'histoire de ces gens était poignante ». Il rend le papier de trois pages juste avant le grand oral, après le diplôme, commence à faire quelques piges au *Point* et au *Figaro*. Et trois mois plus tard, juste après le 11 septembre 2001, il est embauché au service économique du *Point*, pour suivre le social. Il couvrira ensuite l'aéronautique, la défense, l'énergie. Sur le plan mondial, il fait de nombreux reportages aux États-Unis, au Brésil, en Afrique, en Angola, au Nigéria, en Russie surtout – il est très russophile, un peu russo-phonie –, où il fera un papier sur Abramovitch, et enquêtera jusqu'en Tchoukotka au détroit de Béring. Et pour vraiment tout connaître, il a un jour décidé de faire un vol en apesanteur, avec quelques amis.

En 2008, Franz-Olivier Giesbert veut renouveler les équipes de direction pour affronter une période qui s'annonce mouvementée pour la presse. Il le nomme, avec deux ou trois autres jeunes journalistes, directeur adjoint de la rédaction, et le charge d'une mission sur internet. Un an plus tard, cinq minutes seulement avant le début des vœux, il lui confirme qu'il l'a choisi pour diriger la rédaction.

## Rencontre avec Étienne Gernelle

**Pourquoi FOG vous a-t-il choisi, vous qui n'étiez journaliste que depuis sept ans et n'aviez pratiquement pas d'autre expérience que celle du *Point* ?**

Il ne me l'a jamais dit. Il n'est pas du genre à faire des compliments ! Il m'a simplement dit : « Tu arrives en pleine tempête, ● ● ●

• • • mais d'un autre côté, si ce n'était pas la tempête, tu ne serais pas là ! »

Je pense que Franz a senti que j'avais un tempérament d'entrepreneur et s'est dit que je serais capable de faire le job – peut-être a-t-il eu tort d'ailleurs ! Beaucoup de journalistes n'ont pas idée de la façon dont fonctionne la boutique : comment évoluent les ventes, combien coûte la fabrication d'un journal, combien y a-t-il d'abonnés, comment réagissent les ventes si on augmente le prix du journal ? Moi, ces questions m'ont toujours intéressé. Il a aussi senti, je pense, que j'avais envie de travailler, car pour ce type de job il ne faut pas être plus intelligent qu'un autre, il faut travailler beaucoup plus que les autres. Il faut ouvrir le rideau de fer le matin et le refermer le soir. Il faut s'occuper des gens, tout savoir sur eux et sur tout. Pour cette raison, je passe l'essentiel de mon temps hors de mon bureau, à parler avec les gens de la rédaction. Si on reste planqué dans son bureau, on est perdu.

**N'y a-t-il eu aucun problème avec le reste de la rédaction quand vous avez été nommé ? A-t-elle accepté facilement d'être dirigée par quelqu'un d'aussi jeune ?**

L'époque la plus délicate a été celle de ma nomination au poste de directeur adjoint de la rédaction : je suis devenu le chef de ceux qui étaient mes rédacteurs en chef. Ça a été difficile pendant quinze jours, mais à partir du moment où j'ai accepté d'être le chef, les autres l'ont accepté aussi. C'est l'image que l'on donne qui compte. Il faut savoir gérer la bonne distance avec les gens, savoir les écouter, ne pas se montrer inutilement autoritaire, réfléchir vite pour savoir quand se montrer ferme. La règle de base est de savoir que ce n'est pas parce qu'on est chef qu'on est le plus intelligent. Dans ce métier

on n'est jamais qu'un *primus inter pares*. Il faut douter de tout en permanence et savoir trancher une fois qu'on a fait le tour des avis.

**Avez-vous l'impression d'être un patron de presse différent des autres, par votre âge et votre caractère ? L'âge n'est-il pas un handicap ?**

L'âge ne compte pas dans ce métier car la courbe d'expérience est très rapide. Les méthodes d'écriture, d'enquête s'apprennent sur le terrain. Mais on voit tout de suite si quelqu'un a le sens de l'info ou pas.

---

**« Je pense être moins doué que la plupart des patrons de presse qui sont, pour beaucoup, des normaliens, des gens qui ont tous les talents. Je ne suis pas de cette catégorie-là ! Moi je suis laborieux, ambitieux et un peu détaché. »**

---

Des jeunes sont souvent nommés à des postes de responsabilité dans ce métier. C'est la théorie des maréchaux d'empire : on peut soit nommer des gens qui ont beaucoup d'expérience en se disant qu'ils ont beaucoup appris dans leurs métiers précédents, soit nommer des gens très jeunes en se disant qu'ils vont apprendre sur le terrain, ce qui est peut-être le pari de Franz. Sa propre expérience l'a sans doute amené à penser qu'on peut apprendre sur le tas assez vite. Il était directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur* à 35 ans. Christophe Barber, lui, était directeur de la rédaction de *L'Express* à 39 ans, mais c'est un surdoué,

ce que je ne suis pas. Je pense même être moins doué que la plupart des patrons de presse qui sont, pour beaucoup, des normaliens, des gens qui ont tous les talents. Je ne suis pas de cette catégorie-là ! Moi je suis laborieux, ambitieux et un peu détaché. C'est mon côté un peu « bourrin » : je fais les choses et on verra bien ce qui se passe ! Si je me plante, je me plante ! J'exerce le pouvoir de manière collective. On est une bande au *Point*. On se partage tout. On se voit tout le temps. On se fait confiance. Je m'appuie sur les chefs de service qui connaissent beaucoup plus de choses que moi. Je considère qu'on n'a pas la vérité tout seul, et je n'ai de toute façon pas le temps de tout faire. Ma porte est toujours ouverte, les gens entrent sans frapper. Mais il ne faut pas oublier que le vrai patron de la rédaction, c'est Franz-Olivier Giesbert. Cela fait trente ans qu'il dirige des journaux.

**Que faut-il pour être un bon journaliste ?**

C'est un drôle de métier. Il faut être un peu chaman. Franz-Olivier Giesbert a ce don. Il a le sens de l'info. Son secret, c'est aussi qu'il connaît tout le monde, qu'il ne dort jamais et qu'il travaille tout le temps. C'est la clé, il faut bosser plus que les autres. Il ne faut pas croire qu'on est un écrivain ou un artiste dans ce métier. Il faut garder beaucoup de modestie. Évidemment, quand on travaille au *Point*, on peut avoir au téléphone tous les ministres, les patrons du CAC 40, mais il ne faut pas croire qu'on fait partie de ce monde pour autant. Le jour où l'on croit cela, on est mort. Le jour où je me ferai virer du *Point*, qui me prendra au téléphone ? Il ne faut pas être dupe de cette illusion sociale.

### **Vous avez été nommé directeur du *Point* pour affronter la crise, qu'en pensez-vous et quelle est votre stratégie ?**

La presse a vécu sur deux rentes pendant des années : la pub et les petites annonces. Aujourd'hui, c'est fini, et c'est normal. Il faut maintenant vivre sur notre produit. Nous sommes face à nos responsabilités. Aujourd'hui, l'essentiel de ce qui nous fait vivre au *Point*, c'est la diffusion, donc le lecteur. L'enjeu est de vendre le journal. *Le Point* se maintient car il a une véritable identité, ce que savent les lecteurs comme les annonceurs. Ce qui est important aujourd'hui, c'est en effet d'avoir une identité – et nous avons une : la défense de l'Europe et de l'économie de marché, avec une place dans le débat intellectuel. Pour que le journal continue à monter en gamme, il va falloir changer des choses. L'editing notamment. Depuis un an et demi, j'essaie de créer un produit plus vivant, avec des effets de première lecture, plus de photos, des doubles pages avec des clins d'œil sur les titres.

Je ne crois pas à la mort du papier, même si les ventes papiers vont sans doute baisser en diffusion totale. Mais il faudra avoir des revenus sur les vecteurs numériques, les tablettes, l'iphone, et faire payer le lecteur d'une manière ou d'une autre. C'est une manière de garder le lecteur comme patron. Il ne faut pas mettre toutes ces infos gratuitement sur tous les terminaux car elles coûtent cher. Ce serait du dumping suicidaire. Sur internet, la culture de la gratuité a fait beaucoup de dégâts. Mais pour que les gens aient envie de payer, il faut que notre produit soit bon. On n'arrivera pas à vendre ce que l'on a si ce que l'on propose n'est pas de meilleure qualité que le gratuit. Enfin, avec le numérique, il va aussi falloir

mettre en place des mécanismes de sûreté et devenir plus paranoïaque qu'on ne l'est aujourd'hui. Un papier sur internet a parfois beaucoup plus d'écho que sur papier. Un buzz se crée. Il faut que les gens arrêtent de penser que le papier est pour l'aristocratie et internet pour la plèbe.

### **Où vous voyez-vous dans dix ans ? Avez-vous un plan de carrière ?**

Je ne sais pas du tout à quoi ressemblera ma vie dans dix ans. J'adore le journalisme, la presse est une passion que j'ai dans les tripes. J'aime pouvoir rencontrer à la fois le délégué CGT d'Alstom à Belfort et le Premier ministre, des écrivains, des oligarques

russe, le paysan du Calvados... Mais je ne suis pas dépendant d'une position hiérarchique et d'un statut social. Sciences Po me paraît déjà loin. J'ai peur de vieillir. Je veux croire que je peux encore tout faire. Que je pourrais encore traverser l'Afrique à pied, vendre des chewing-gums à Vladivostok et être chanteur de rock à Rio, ou bûcheron au Canada. J'ai envie de croire que d'autres vies m'attendent, que tout ne va pas s'arrêter là. Je prendrai ma retraite à 70 ans. Peut-être que je continuerai dans le journalisme. Je m'autoproclamerai correspondant au Nunavut ! ♦

Propos recueillis par Florence Maignan (PES 81) avec Pierre Oberkampff (M 07)

## **« Le 11-septembre, un événement médiatique, comme la mort de Michael Jackson »**

### **Quel est l'événement qui vous a le plus marqué ces dix dernières années ?**

**L'émergence de la Chine. Je n'ai pas pensé une seconde au 11-septembre. C'est un événement médiatique, comme la mort de Michael Jackson. L'émergence de la Chine, elle, est un renversement copernicien. Pour la première fois, un pays non européen, non chrétien, non blanc peut devenir la première puissance mondiale. Et c'est un changement mérité. Quand on va dans les usines en Chine, on découvre les « héros » de cette renaissance chinoise. Ils se donnent un mal de chien, ils sont vifs, ils ont faim. Nous, nous n'avons plus faim, nous sommes repus. S'ils nous passent devant, tant mieux ! J'ai toujours détesté cette espèce d'arrogance occidentale. Je crois que l'Occident n'est pas fait pour gouverner le monde *ad vitam aeternam*.**

### **Comment voyez-vous votre génération ?**

**Je ressens depuis quelques années parmi les gens de mon âge une énorme frustration de ne pas avoir les responsabilités et le salaire qu'ils méritent. Ils ont le sentiment d'être sous-employés, et qu'il existe un plafond de verre contrôlé par les baby boomers. Ils ont fait le casse du siècle et nous lèguent la dette, les retraites... J'ai aussi des amis, mariés, avec deux salaires, qui n'imaginent pas un seul instant pouvoir s'offrir l'appartement qu'avaient leurs parents à leurs âges. Nous vivons dans une société qui marche au capital et pas au travail. Je suis un libéral. La vraie question en France, c'est si on peut devenir riche par le travail.**

# Emmanuel Macron, 32 ans, gérant à la banque Rothschild

**D**ans le décor feutré de la salle de réunion de la banque Rothschild, où il nous reçoit, Emmanuel Macron, costume sombre impeccablement coupé, chemise blanche avec boutons de manchette, cheveux sagement ondulés, verbe rapide et gestuelle mouvante, Blackberry à portée de main, pourrait apparaître au premier abord comme l'archétype même du jeune banquier d'affaires. La réalité est un peu plus complexe. Philosophe, dernier assistant de Paul Ricœur, membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*, énarque, inspecteur des Finances, il a pantouflé, sans passer par la case administration centrale et cabinet ministériel, à la banque Rothschild en septembre 2008, en tant que directeur aux affaires financières. Il vient d'en être nommé gérant. Rencontre avec un jeune homme lucide, percutant et lyrique, qui enseigne aussi la culture générale à Sciences Po, et dont on peut espérer qu'on entendra parler.

## Rencontre avec Emmanuel Macron

**Vous êtes gérant à la banque Rothschild, or, vous avez été le dernier assistant de Paul Ricœur, c'est un parcours peu banal ?**

Je ne suis pas un héritier. Je ne fais pas partie du sérail. Après une enfance et une adolescence passées en province, je me suis donc d'abord orienté vers un parcours en classe préparatoire littéraire à Henri-IV. C'est ce qui m'a formé. J'ai aussi fait de belles rencontres, intimes et intellectuelles. Ma grande rencontre intellectuelle fut, alors que j'étais encore en khâgne, celle de Paul Ricœur envers lequel j'ai une dette immense et que j'ai alors rencontré par l'entremise de son

biographe, l'historien François Dosse. J'avais 20 ans, lui en avait 80. J'étais censé m'occuper du travail de secrétariat et d'archivage et progressivement il m'a fait lire tous ses textes ; il me demandait de les commenter et il répondait point par point à mes remarques. Nous sommes entrés dans une forme de dialogue intellectuel qui s'est progressivement cristallisé et qui a duré presque quatre ans. Période pendant laquelle j'ai participé à l'accouchement de *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli*, livre qu'il venait de commencer lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois. C'est Paul Ricœur qui m'a enseigné la philosophie, et qui m'a fait lire les classiques. Il avait cette idée que nous sommes des nains sur les épaules de géants, et qu'en commentant les grands auteurs, on continue leur pensée. Cet enseignement a été mon école intellectuelle et l'est toujours. J'essaie à mon tour d'appliquer ces quelques règles qu'il m'a transmises.

**Avec un tel maître, n'avez-vous pas eu envie de mettre vos pas dans les siens et de vous consacrer entièrement à la philosophie ?**

En travaillant avec Paul Ricœur, j'ai eu le temps de beaucoup réfléchir à sa vie et je n'ai pas eu envie d'avoir la même que lui. Il me manquait dans ce quotidien universitaire une forme d'action, de participation à la chose publique, d'interaction avec les décideurs, de vie trépidante. Je me suis aperçu un jour qu'il avait écrit toutes ces grandes œuvres après 60 ans. Je savais que je n'arriverai jamais à attendre si longtemps ! J'ai décidé de continuer à apprendre, d'essayer tout au moins – j'ai poursuivi mes études de philosophie et commencé une thèse sur l'intérêt général avec Étienne Balibar –, mais

aussi de tenter de nouveaux défis. C'est pour assouvir ce besoin d'action publique que j'ai choisi d'abord de faire Sciences Po puis de passer l'ÉNA. Je suis arrivé à l'ÉNA un peu par hasard.

**Qu'avez-vous pensé de Sciences Po ?**

Sciences Po m'a beaucoup plu. Je venais d'un univers très académique français, et j'ai découvert un bain où se mêlaient des étrangers de toutes nationalités. C'est à Sciences Po que j'ai, pour la première fois, rencontré des étudiants étrangers. Et j'ai adoré cette expérience.

**Et l'ÉNA ?**

La scolarité à l'ÉNA a été très agréable. Je l'ai fait avec naïveté et appétit car je n'en avais pas toujours rêvé et n'avais pas une idée très précise de l'endroit où je voulais arriver. J'ai surtout aimé les stages qui vous mettent au contact de gens remarquables. Je ne voulais absolument pas aller à Bruxelles ou à Washington comme tout le monde. J'ai donc demandé au directeur des stages de m'envoyer dans un pays très lointain. Je me suis retrouvé six mois au Nigéria.

**Pour un oiseau tombé du nid, vous êtes malgré tout sorti dans la botte.**

**Pourquoi avoir choisi l'inspection des Finances plutôt que le Conseil d'État, plus conforme à votre formation philosophique ?**

J'ai choisi l'Inspection car c'était ce qu'il y avait de plus étranger à ce que j'étais – je voulais être en prise avec les décisions politico-administratives. C'est d'ailleurs toujours de cette manière que j'ai fait mes choix dans la vie, par contraires, en me disant que j'apprendrai davantage à aller défricher des terres nouvelles. À l'Inspection, on fait un

travail d'immersion très stimulant intellectuellement. Ce fût pour moi une école de rigueur et une formidable expérience professionnelle et humaine. En même temps il ne faut jamais oublier les règles du jeu. Nous sommes de jeunes énarques sans aucune expérience, qui allons contrôler des fonctionnaires expérimentés. Si on en est conscient, l'Inspection est une école de rigueur et donc d'humilité.

**Pourquoi n'êtes-vous pas allé, en 2007, à la fin de vos quatre ans réglementaires, à l'Inspection, dans un cabinet ministériel ou une administration centrale, comme une bonne partie de votre promotion ?**

À l'issue de mes trois premières années à l'Inspection, je suis devenu le chargé de mission de Jean-Pierre Jouyet. Cela a été ma seule véritable expérience managériale. J'ai également été nommé rapporteur général adjoint de la commission Attali pour la libération de la croissance française. La rencontre des membres de la commission qui avaient tous une expérience forte m'a conforté dans l'idée que je devais aller faire mes classes à l'extérieur de l'État. Je me suis tourné vers le privé. N'ayant ni vocation ni l'envie de m'engager dans l'industrie ou une structure particulière, je me suis orienté vers la finance. Celle-ci me paraissait plus libre et entrepreneuriale que d'autres secteurs. Les métiers de la banque d'affaires sont exigeants mais extrêmement stimulants. Ce qui m'a séduit au moment de rejoindre Rothschild c'est ce mélange de capacités d'analyse, de jugement et de réactivité qui vous est demandé. Ce fut aussi pour moi l'occasion d'acquérir une expérience plus internationale dans un groupe indépendant qui est implanté aujourd'hui



*« N'ayant ni vocation ni l'envie de m'engager dans l'industrie ou une structure particulière, je me suis orienté vers la finance. Celle-ci me paraissait plus libre et entrepreneuriale que d'autres secteurs. Les métiers de la banque d'affaires sont exigeants mais extrêmement stimulants. »*

dans plus de 80 pays. J'ai eu de la chance que David de Rothschild et ses associés me fassent confiance.

**N'êtes-vous pas choqué par les rémunérations parfois vertigineuses des banquiers d'affaires, même si c'est une des raisons qui vous ont fait choisir ce métier ?**

**Quel est votre rapport à l'argent ?**

Vous aurez noté mon grand esprit de jugement qui a consisté à devenir banquier d'affaires le 1<sup>er</sup> septembre 2008, dix jours avant la chute de Lehman Brothers, ce qui montre un sens du timing particulièrement fin !

Or, être banquier d'affaires après Lehman n'est pas tout à fait la même chose qu'avant, et un banquier d'affaires d'une banque comme Rothschild ne gagne pas la même chose qu'un trader. Ce métier a malgré tout des rémunérations très élevées parce qu'il est très prenant. C'est un métier où l'on n'est pas maître de son temps, où il faut accepter de travailler beaucoup pour quelque chose qui ne se fera peut-être pas. Il n'en reste pas moins qu'un banquier gagne extrêmement bien sa vie. L'argent n'est pas l'alpha et l'oméga de tout. Je ne fétichise pas l'argent sans avoir non plus de rapport hypocrite avec lui. Je ne considère pas scandaleux d'en gagner.

**Vous dites avoir aimé toutes vos expériences universitaires et professionnelles. Êtes-vous heureux à la banque Rothschild ?**

Absolument. J'ai toujours eu trois critères pour choisir un nouveau métier. Le premier est que mon métier m'apprenne quelque chose et m'aide à me construire sur le long terme. Le deuxième, c'est qu'il soit conciliable avec mes autres fidélités, que je puisse continuer à avoir une vie intellectuelle, une vie personnelle forte, avoir une forme de liberté. Mon troisième critère, c'est que mon métier me rende heureux. Je pense qu'on ne peut pas être bon si l'on est dans la frustration. Mon métier à la banque Rothschild répond pleinement à ces trois critères.

**Où vous voyez-vous dans dix ans ?**

**Avez-vous une idée, un axe ?**

Tout est ouvert. Je ne me suis jamais projeté à dans dix ans. Mes fidélités personnelles, intimes et intellectuelles vont au-delà d'une affectation ponctuelle à une activité quotidienne. Ce sont elles qui me struc- ● ● ●



• • • turent. L'expérience que j'acquiers ici me transforme. Je construis ici de nouvelles compétences, de nouvelles relations et elles contribueront à déterminer ce que je ferai demain.

### Ne vous verriez-vous pas embrasser une carrière politique, ce qui semblerait assez logique dans votre cas ?

Quand on s'intéresse à la chose publique, et qu'on veut s'investir en restant fidèle à ses idées, on ne peut le faire qu'à ses propres conditions. Aujourd'hui, je ne suis pas prêt à faire les concessions qu'imposent les partis, c'est-à-dire à m'excuser d'être un jeune mâle blanc diplômé, à m'excuser d'avoir passé des concours de la République qui sont ouverts à tout le monde. J'essaie donc de m'engager par d'autres moyens, en continuant à participer à la revue *Esprit*, aux travaux de la fondation Jean Jaurès, à réfléchir, et en ayant une conception citoyenne et éthique de mon activité professionnelle.

### Avez-vous un modèle qui vous inspire ?

Non. Je n'ai pas de modèle, mais j'ai des

## « S'il reste une liberté à ma génération, c'est de dessiner son propre avenir »

### Quel est l'événement qui vous a le plus marqué ces dix dernières années ?

C'est une question très difficile... En réalité, je ne suis pas si sûr d'être marqué par les événements. C'est peut-être en réaction à un monde où l'événement devient quotidien. Pour moi, les événements fondateurs sont des choses qui se sédimentent dans le temps, et je ne suis pas sûr qu'ils soient datables.

### Comment voyez-vous votre génération ?

Très contrainte dans ses choix. Nous commençons notre vie active dans un environnement sur-contraint, où la dette publique va largement déterminer et réduire l'horizon de nos possibles. Les générations plus âgées, qui ont largement contribué à cette situation, voudraient aujourd'hui nous dicter les grilles de lecture de nos vingt ou trente prochaines années. S'il reste une liberté à ma génération c'est, compte tenu des contraintes qu'on lui a laissées, au moins de penser et de dessiner son propre avenir, et de ne pas accepter qu'on le lui dicte.

gens qui ont marqué ma vie : Paul Ricœur, Michel Rocard... Les gens que j'admire le plus sont les écrivains, ceux qui sont un peu intempéstifs. Il y a un vrai courage à écrire. Beaucoup plus qu'à faire ce que je fais. Beaucoup plus qu'à faire de la politique. Si j'étais vraiment courageux, j'écrirais.

Construire quelque chose dans une fidélité à soi, qui a un sens pour les autres, qui change la vie des autres sans céder au cours des choses. ♦

Propos recueillis par  
Florence Maignan (PES 81) avec  
Pierre Oberkamp (M 07)

## BULLETIN D'ABONNEMENT À "RUE SAINT-GUILLAUME" (4 N<sup>OS</sup> PAR AN)

**Tarif public : 40 € - Tarif réduit pour les adhérents de l'Association à jour de leur cotisation pour l'exercice en cours ainsi que pour les enseignants et les étudiants de Sciences Po : 20 €.**

NB : si vous êtes adhérent(e), à jour de votre cotisation pour l'exercice en cours, votre période d'abonnement sera automatiquement la même que votre période de cotisation à l'Association. Nous vous enverrons donc, dès réception de votre bulletin d'abonnement, les numéros parus depuis le début de votre période de cotisation (sous réserve d'épuisement des stocks)

Société

Société : \_\_\_\_\_

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Madame

Mademoiselle

Monsieur

Le cas échéant { Nom de scolarité : \_\_\_\_\_  
Adhérent n° : \_\_\_\_\_ Promotion : \_\_\_\_\_ Section : \_\_\_\_\_

N° : \_\_\_\_\_ Rue : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_ Pays : \_\_\_\_\_

Étudiant Sc Po Paris

(joindre une copie de la carte d'étudiant)

Enseignant Sc Po Paris

(joindre une copie de la carte d'enseignant)

Cochez cette case si une facture vous est nécessaire

### R È G L E M E N T

Chèque joint (à l'ordre de l'Association des Sciences-Po)

Signature (paiement par carte) :

Carte bleue, Visa, Eurocard Mastercard  American Express

N° : \_\_\_\_\_ Validité : \_\_\_\_ / \_\_\_\_

Nom et prénom : \_\_\_\_\_

Date : \_\_\_\_ / \_\_\_\_ / \_\_\_\_

À retourner à l'Association des Sciences-Po - 26, rue Saint-Guillaume - 75007 Paris, accompagné de votre règlement de 20 € ou 40 € (selon le cas). En cas de règlement par carte bancaire, vous pouvez renvoyer ce bulletin par fax.

# Clémence Boulouque, 33 ans, professeur à New York University

**2** 003. La France découvrait *Mort d'un silence*<sup>1</sup>, un livre bouleversant dans lequel une jeune femme de 25 ans, Clémence Boulouque, racontait le suicide de son père, le juge anti-terroriste Gilles Boulouque, lorsqu'elle avait 13 ans. *Mort d'un silence* remporta un immense succès et le prix Fénéon. Il a été adapté au cinéma. Diplômée de Sciences Po à 20 ans, de l'Essec à 23, titulaire d'un DEA de littérature, d'abord très classiquement chasseuse de tête, la catastrophe du 11 septembre vécue à New York va agir sur elle comme un déclencheur et la pousser à écrire sur son père. Elle entame alors une nouvelle carrière de journaliste et critique littéraire au *Figaro* et à France Culture, écrit quatre autres romans, des scénarios. Aujourd'hui, Clémence Boulouque, qui a maintenant 33 ans, a entamé une troisième vie. Elle étudie et enseigne l'histoire des religions à New York University. Rencontre avec une "belle personne", au sourire lumineux, d'une minceur, d'une douceur, d'une gentillesse, d'une simplicité et d'une détermination extrêmes, qui se méfie du succès.

## Rencontre avec Clémence Boulouque

**Vous vivez aujourd'hui aux États-Unis où vous enseignez l'histoire des religions tout en faisant un doctorat d'histoire et d'études religieuses.**

**Vous travaillez aussi avec l'historien Tony Judt. Tout ceci semble très loin de Sciences Po et de l'Essec.**

J'ai toujours été curieuse du monde. C'est pourquoi j'ai fait Sciences Po dont je suis sortie presque exactement le jour de mes



*« Je trouve paresseux de déplorer des choses et de ne rien faire pour les changer. Beaucoup de jeunes écrivains ne croient à rien. Le désenchantement est aussi une forme de facilité. »*

20 ans. Puis j'ai eu envie de comprendre le monde de la finance, qui est l'une des plaques tectoniques de notre monde. Et je suis entrée à l'Essec. Après le premier cours de comptabilité, j'ai eu une sorte d'effroi magistral, mais je n'ai pas voulu renoncer. Parallèlement, j'ai suivi, en cours du soir à Jussieu, des études de lettres – ma vraie passion – jusqu'au DEA. Ma directrice était Julia Kristeva.

**Vous avez même travaillé chez un chasseur de tête dont vous avez tiré un livre, *Chasse à courre*<sup>2</sup> ?**

Et là, Je me suis rendu compte que la série d'erreurs de casting que j'avais commise était suffisante, et qu'il était temps que je retourne vers mes rêves. De quoi avais-je vraiment envie ? J'avais 23 ans et je ne voulais pas abdiquer vis-à-vis de mes rêves, je

voulais être fidèle à moi-même. J'ai pris le chemin des États-Unis, j'ai fait un master de relations internationales spécialisé sur le monde arabe à l'université de Columbia. Mon grand-père venait du Maroc, mon arrière grand-père d'Algérie. J'ai d'ailleurs découvert, depuis, en faisant des recherches à New York, des articles sur lui car il avait été un agitateur public dans les cafés d'Alger ! Au lieu d'être médecin colonial, il tenait des meetings contre des candidats pieds-noirs. Cela m'a fait beaucoup rire. J'étais à New York le 11 septembre 2001. C'est finalement ce qui m'a mené vers l'écriture de *Mort d'un silence*. J'avais toujours eu l'idée d'écrire cette histoire, celle de mon père sacrifié sur l'autel de la raison d'État. J'ai le goût de ne pas laisser les choses telles qu'elles sont. Je voulais aller au bout de ce que je considère être mon devoir de fille, d'enfant.

Rentrée en France, je suis devenue critique littéraire au *Figaro* et à France Culture. Au bout de cinq ou six ans, j'ai eu envie de reprendre le sillon académique pour réfléchir à des questions – l'histoire des religions, le retour aux textes – qui m'ont toujours intéressée et qui, mal présentées ou déformées, font beaucoup de tort à nos sociétés. Reprendre le chemin philologique de l'arabe, de l'hébreu, des religions comparées m'importait beaucoup.

**Encore la transmission...**

Cette transmission est un peu ma colonne vertébrale. C'est pour moi un devoir presque citoyen que d'étudier les textes et de les enseigner. Les traductions du Coran distribuées dans les prisons américaines sont absolument scandaleuses. Quand j'enseigne l'histoire de la bible à des jeunes gens qui viennent parfois du Texas, qui sont créationnistes, si, à la fin du semestre, ● ● ●

<sup>1</sup> Gallimard

<sup>2</sup> Gallimard

leur regard a un peu changé sur le monde, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile. Le jour où une élève créationniste du Texas est venue me voir à la fin d'un examen pour me dire qu'elle ne comprenait pas pourquoi ses parents lui avaient raconté toutes ces choses-là, j'en ai pleuré.

**Vous avez parlé de votre père, de votre grand-père, de votre arrière-grand-père et de la transmission, sur un plan différent.**

**Avez-vous le sentiment d'avoir repris leur flambeau ?**

Mon père adorait l'histoire des religions. Peut-être que d'une certaine façon je continue les discussions que nous n'avons pas eues. Il avait participé à la réalisation d'un *Atlas mondial de l'islam activiste*<sup>3</sup>. Il avait une passion pour le chiïsme. Il comprenait bien les enjeux religieux. Quand on était petit, il nous lisait l'histoire du Proche-Orient antique... Je pense qu'il faut réinterpréter les traces que l'on croit avoir comprises des siens. Quand j'étais petite, je voulais être avocate, mon grand-père l'était, mon père était magistrat. Aujourd'hui, j'ai trouvé une manière différente de m'inscrire dans un questionnement. Ce qui me rapproche de mon père, c'est peut-être aussi une forme d'indignation face au monde.

**Vos recherches sur les religions se situent-elles dans une tradition spirituelle ou sont-elles purement intellectuelles ?**

Les deux. Je suis clairement juive et je m'inscris dans une tradition. Il est intéressant de questionner de l'intérieur les textes, de les relire. Mais je m'inscris contre ceux qui pensent qu'être croyant rend nécessairement partial dans les recherches. Être juif, ce n'est pas nécessairement être enthousiaste face à tout ce que fait l'État d'Israël. Il existe une paresse intellectuelle qui consiste à réduire quelqu'un à une catégorie identitaire. Cela ne m'intéresse pas.

**Vous parlez l'arabe, mais aussi l'italien, l'hébreu ; où l'avez-vous appris ?**

Et aussi quelques autres langues ! J'ai appris un peu partout, en Israël, aux États-Unis. Dans ma famille, c'était silence radio sur les origines. Il fallait être plus français que la République. J'ai appris pour la première fois à New York que la première femme de mon grand-père était morte dans les camps. Sur son lit de mort, il a dit « n'oubliez jamais d'où nous venons ». Il fallait se débrouiller avec cet héritage.

**Vous avez écrit cinq livres dont un best-seller ; que représente l'écriture pour vous ?**

C'est une sorte de religion. Mes années de journalisme au *Figaro* et à France Culture ont été passionnantes. Je m'occupais essentiellement de littérature étrangère. Quand

---

« Quand j'enseigne l'histoire de la bible à des jeunes gens créationnistes, si, à la fin du semestre, leur regard a un peu changé sur le monde, j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile. »

---

l'admiration pour des auteurs se transforme en amitié, c'est magique : Amos Oz, Philippe Roth, Norman Manea... sont des personnes chères. J'ai écrit mon premier livre à 24 ans. Il a eu un grand succès. Ce livre, j'aurais préféré ne jamais avoir à l'écrire car c'est un exercice de perte. C'est pour cette raison que je ne comprends pas comment cela a pu susciter des jalousies. Quand vous écrivez un livre, il y a toujours des gens qui y figurent et qui ne se voient pas comme ils voudraient y être, ceux qui n'y figurent pas et qui voudraient y figurer... C'est sans fin. C'est peut-être un peu pour cela que je suis partie aux États-Unis. La seule personne à qui j'ai des comptes à rendre, c'est moi. Je pense que le succès ou une (très) relative notoriété vous donne plus de devoirs que de

droits. Il faut être à la hauteur des attentes des gens qui vous ont fait confiance, essayer de rester fidèle à ce à quoi vous croyez, et ne pas être prisonnier d'une image ou d'une vie un peu facile. Les petites notoriétés peuvent créer un monde d'apparences et de facilités qui vous coupent un peu de la réalité.

**Être loin du microcosme parisien vous aide-t-il dans votre création ?**

Oui, car je ne croise pas tous les jours des gens qui me demandent où j'en suis, si je vais publier bientôt quelque chose. Ce n'est pas une fuite mais une manière de respirer différente. À New York, les gens me connaissent comme écrivain, mais avant tout comme Clémence, ou comme jeune prof, ou comme jeune doctorante. L'étranger vous donne d'autres facettes, d'autres langues. Le français devient vraiment ma langue maternelle, celle que je parle avec ma mère, c'est la langue de mon écriture, pas toujours d'ailleurs puisque j'écris aussi en anglais. Mais le français n'est plus mon quotidien. Je n'aime pas parler de ma vie privée, mais le français est la langue que je parle le moins, à la maison. Mon quotidien c'est l'anglais, l'italien et l'hébreu – auxquels s'ajoutent l'allemand et l'arabe pour mes études. Le polyglotisme de tous les jours fait que je chéris le français différemment. L'autre jour, ma mère, à qui j'avais envoyé un texte, me confiait sentir que le français n'était plus vraiment ma langue, qu'elle sentait une sorte de non-évidence avec mon usage de la langue française. C'est intéressant parce que j'aime justement que les choses ne relèvent pas de l'évidence, de l'automatisme...

**Pourquoi avoir choisi New York ?**

Le système universitaire, avec les défauts qu'on lui connaît, reste un autre univers. Comme dans les universités anglaises, on y trouve un vrai accompagnement dans ses recherches. Vous pouvez croiser un de vos professeurs à 2 heures du matin à la bibliothèque, qui vous arrête et vous dit : « J'ai oublié de te parler de ce livre, lis-le, cela va t'intéresser. » On se retrouve aussi dans des

<sup>3</sup> Table ronde



séminaires à trois ou quatre élèves. Une relation très forte se noue. J'ai peut-être aussi choisi New York parce que j'y ai vécu le 11-septembre et que je me sens New-Yorkaise d'essence. J'aime New York passionnément. C'est là que je me sens à la maison. C'est maintenant ma maison.

### Quel est votre rapport à la politique, américaine notamment ?

Je suis allée faire du porte-à-porte dans des fiefs républicains pour l'élection de Barack Obama. J'aurais regretté toute ma vie de ne pas m'être mobilisée pour son élection. J'en garde une intense émotion. Je suis en cours d'avoir la nationalité américaine. En France, la politique me consterne.

### Et votre travail avec Tony Judt ?

C'est une chance, mais aussi une douleur, car ses jours sont très probablement comptés. Il a la maladie de Charcot, il est quadriplégique et continue à travailler comme jamais. Il est mon directeur de thèse, je l'assiste dans ses livres et articles, et il est aussi un formidable complice. Certains l'appelleraient un père spirituel... Croiser le chemin d'un être d'une telle intelligence est un cadeau de la vie, et son courage est une leçon. « La vie est pleine de lumière, il suffit de fermer les yeux pour ne pas s'en apercevoir. » C'est une phrase que j'aime beaucoup.

### Perdre son père aussi jeune, dans ces conditions dramatiques, vous a évidemment marquée...

Je dis souvent que si c'était à refaire, je choisirais exactement le même scénario. Ma mère est une femme extraordinaire, j'ai eu des parents qui m'ont aimée, ce qui n'est pas donné à tout le monde. J'ai reçu autant de bonheur que de douleur. C'est le bonheur qui m'a fait tenir dans la douleur. Si c'était à refaire, je n'abandonnerais rien, et Dieu sait que ça n'a pas été Disneyland tous les jours. ♦

Propos recueillis par  
Florence Maignan (PES 81)

## « Sciences Po m'a donné un langage »

### Vous projetez-vous dans l'avenir ? Comment vous voyez-vous dans dix ans ?

Je commence à apprendre ! Après le 11-septembre 2001, je n'arrivais pas à me projeter, même au lendemain. Cette catastrophe a fait que nous avons été coupés du monde pendant des heures. Je n'ai pas pu parler à ma famille, à personne. J'ai compris ce que voulait dire de ne pas savoir ce que l'avenir vous réserve, si vous serez encore en vie le lendemain. Nous étions dans un très fort état de précarité existentielle.

Dans dix ans, j'aimerais avoir mené à bien tous les projets d'écriture, de recherche, d'enseignement auxquels je tiens. La cohérence entre tous ces projets est une forme de transmission. C'est une contribution très humble.

Je trouve très importante cette phrase du *Traité des Pères* : « Tu ne finiras pas ta tâche mais tu n'as pas le droit de t'y soustraire. »

Comme je l'ai dit, j'ai le sentiment de faire quelque chose d'utile quand je rectifie deux ou trois choses dans la tête de quelques étudiants, à la faveur d'une rencontre, d'une discussion.

Un de mes amis à Jérusalem est cardiologue pour enfants palestiniens.

Il me raconte qu'une fois de retour chez eux, les enfants font prendre conscience aux parents que les Israéliens ne sont pas des tueurs d'enfants qui vendent leurs organes. Je trouve que ces instants de micropaix et de microtransmission sont importants. J'ai envie qu'ils soient comme des cailloux sur mon chemin.

### Quel regard portez-vous sur votre génération ?

J'ai vu des gens devenir comme leurs parents, ou comme ceux qu'ils critiquaient lorsqu'ils avaient 20 ans, des gens qui connaissent le blues du dimanche soir que je me suis toujours attachée à ne pas connaître.

J'aimerais penser ma génération moins encline à abandonner ses rêves, capable de savoir qu'il est toujours temps de changer de voie.

Il est vrai, qu'en France, il est plus difficile de casser des trajectoires.

Les réorientations sont plus difficiles qu'aux États-Unis où ce goût du « Good for you ! » existe, où il est toujours possible de se donner une naissance, avec un certain enthousiasme, parfois un peu exagéré.

Je trouve paresseux de déplorer des choses et de ne rien faire pour les changer.

Beaucoup de jeunes écrivains ne croient à rien. Le désenchantement est aussi une forme de facilité.

### Que vous a apporté Sciences Po ?

« Sciences Po m'a donné un langage, des clés de compréhension, des exaspérations : j'étais irritée par les étudiants de 18 ans qui vous expliquaient sur un ton très sérieux que toute la politique monétaire était à revoir !

Un jour je me suis aussi beaucoup énervée contre un professeur qui avait barré ma copie dans laquelle je citais Kundera, en marquant : « Ne laissez pas les écrivains faire de la géopolitique ! ». Je préfère continuer à penser que sans des gens comme Kundera, le mur de Berlin aurait mis plus de temps à tomber. »

# Arnaud Danjean, 39 ans, président de la sous-commission Sécurité et Défense au Parlement européen

**C**e qui frappe au premier abord chez Arnaud Danjean (CRH 92 et DEA Études politiques 93), c'est un regard bleu intense, un visage lumineux, un abord simple, chaleureux, une parole claire et sans détours.

Rien ne prédestinait *a priori* le lycéen de Louhans (4 500 habitants) en Saône-et-Loire, fils d'une assistante dentaire et d'un employé de banque, à une carrière à la DGSE – et qui plus est dans les Balkans –, si ce n'est une mention TB au bac, qui va le propulser, presque contre son gré, à Sciences Po à Paris. La première année sera « cauchemardesque ». Le double choc de l'installation à Paris dans un 10 m<sup>2</sup> et de la compétition intellectuelle sévère avec ses condisciples de Sciences Po, chauffés à blanc et souvent passés par des prépas, sera brutal. S'y ajoutera un choc social. Arnaud Danjean est boursier et vit très chichement – il se souvient n'avoir que rarement acheté les journaux, pour faire des économies. Les deux années suivantes seront celles de l'appropriation, de l'ouverture intellectuelle et de la découverte passionnée de la science politique et des relations internationales. Il choisit de faire CRH car c'est de journalisme qu'il rêve à l'époque. Il finit même par tellement se plaire à Sciences Po qu'il jouera les prolongations en faisant un DEA « extrêmement stimulant » de relations internationales avec Pierre Hassner et Marie-Claude Smouts. Ce sera finalement la DGSE, où il s'occupera, de 1994 à 2002, des Balkans en pleine crise, effectuera d'innombrables missions, basé à l'ambassade de France à Sarajevo, au Kosovo ou depuis Paris, avant d'intégrer la représentation française auprès de l'ONU

à Genève, puis le cabinet de Michel Barnier, ministre des Affaires étrangères. 2007, nouveau tournant : il se lance en politique.

Challenger malheureux d'Arnaud Montebourg en Saône-et-Loire aux législatives de 2007, élu député (UMP) européen le 7 juin 2009, il est aujourd'hui président de la sous-commission Sécurité et Défense au Parlement européen.

La République reconnaissante l'a fait chevalier du mérite à l'âge de 29 ans.

## Rencontre avec Arnaud Danjean

### Pourquoi, après avoir rêvé de journalisme, vous êtes-vous retrouvé à la DGSE ?

L'histoire relève presque de l'anecdote. En terminant Sciences Po, je me suis rendu compte que réussir, comme j'en rêvais, dans le journalisme politique ou international, allait demander beaucoup de temps. J'ai fait mon service militaire dans la marine, et j'ai compris que la défense et les institutions régaliennes me plaisaient. On m'a parlé de la DGSE. Je ne savais même pas ce que c'était. J'ai tapé DGSE sur le Minitel ! J'ai réussi le concours d'entrée, j'ai indiqué ma spécialité, développée à Sciences Po, l'Europe centrale et orientale. On m'a répondu : « Cela tombe très bien, on va vous mettre sur la Bosnie. » C'était en 1994, en pleine guerre.

### Vous êtes resté dix ans en mission dans les Balkans pour la DGSE, en quoi a consisté votre travail ?

Malheureusement pour les amateurs du

mythe, compte tenu de mon profil, le métier que j'ai fait était assez classique : on commence comme analyste-rédacteur, sur une zone géopolitique spécifique, comme on en trouve au Quai d'Orsay. La DGSE, malgré tout le secret qui l'entoure, reste une administration au service de la République, qui emploie des profils très différents : des militaires, plus tournés vers l'action et les missions clandestines et des civils, pour faire de l'analyse et des activités quasi-diplomatiques. La particularité du métier réside dans l'impératif de confidentialité, qui vous fait évoluer dans une sphère littéralement « extraordinaire ». Ma « chance » a été d'évoluer pendant dix ans dans une zone de crise, les Balkans, qui était la grande priorité politico-militaire internationale des années quatre-vingt-dix, et donc d'avoir été confronté à des situations elles aussi extraordinaires. Toutes les missions effectuées en Bosnie, au Kosovo, en Macédoine, en Serbie ou au Monténégro, dans un tel contexte, et même sans être toutes, loin de là, à proprement parler des missions risquées ou exposées, revêtaient un caractère très particulier.

### En quoi ont consisté ces missions ?

Elles ont couvert un éventail assez large. Après l'analyse, la rédaction et la synthèse à Paris, j'ai été envoyé sur le terrain, à l'ambassade de France à Sarajevo, pendant presque trois ans, des derniers mois de conflit à l'été 1995, puis dans l'immédiat après-guerre de 1996 à 1998. Je faisais un suivi de la situation politique, diplomatique et sécuritaire, avec des missions un peu plus spécifiques comme, par exemple, la traque des criminels de guerre et l'identification des

réseaux islamistes. Au début du conflit du Kosovo, en 1998, j'ai pris à Paris la direction du département Balkans à la DGSE. J'ai ainsi couvert toute cette crise du Kosovo, avec de nombreuses opérations de contact, généralement discrètes mais pas véritablement clandestines puisque nous évoluions dans un cadre diplomatique balisé (qu'on appelait le « processus de Rambouillet », du nom de la conférence de paix réunissant à Paris en février-mars 1999 les factions kosovares albanaises et les autorités serbes) avec les deux parties. En juillet 1999, Bernard Kouchner a été nommé représentant spécial. Nous lui avons apporté, avec l'ensemble de l'appareil diplomatique et militaire français (nous avions alors près de 10 000 militaires français déployés au Kosovo) un certain appui, la mise en relation avec des interlocuteurs locaux, des éclairages sur les rapports de force dans la région. Notre mission prioritaire était de décrypter l'environnement dans lequel les militaires français allaient se déployer. De 2000 à 2002, je suis devenu conseiller du directeur général de la DGSE, sur les Balkans et l'Europe Orientale un peu plus largement. J'ai continué à effectuer beaucoup de missions, mais dans un cadre à la fois plus institutionnel et plus multilatéral. Il s'agissait essentiellement de conduire des coopérations entre services de renseignement, qu'ils soient américains, anglais, allemands, mais aussi centre-européens et balkaniques. Je me suis ensuite éloigné de la DGSE. J'avais vécu, de 1994 à 2002, des choses très intenses. Cela impliquait aussi une forme de sacrifice de sa vie personnelle. J'aspirais à quelque chose de plus calme, de plus routinier sans doute. On m'a proposé un poste à Genève, auprès de la représentation française à l'ONU. Je suis allé ensuite travailler un an au Kosovo, dans le cadre d'une mission de l'Union européenne, au profit de Javier Solana. Puis, en 2005, je suis devenu conseiller, pour les affaires balkaniques, aux cabinets de Michel Barnier et de Philippe Douste-Blazy, ministres des Affaires étrangères.



*« J'ai la chance de pouvoir exercer un mandat dans un domaine qui me plaît, alors que beaucoup vivent la politique comme une obsession et une contrainte, parce qu'ils sont obligés d'exister à travers n'importe quel mandat. »*

### **Cette période dans les Balkans vous a-t-elle changé personnellement et a-t-elle forgé en vous certaines convictions ?**

Il est difficile de parler strictement professionnellement de cette période sans évoquer les chocs émotionnels auxquels on se retrouve inévitablement confronté. Je me souviendrai ainsi toute ma vie de mon arrivée à Sarajevo, à 24 ans, sortant tout juste de Sciences Po et d'une vie plutôt confortable. Dès le premier jour, la voiture dans laquelle je gagnai la ville assiégée depuis les montagnes, le fameux Mont Igman, nous nous sommes fait tirer dessus. On voit des morts, des fosses communes, on subit des bombardements aveugles ; on vit, à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, dans une ville assiégée, comme au Moyen-Âge. C'est une expérience intense. Avec laquelle j'ai appris deux choses paradoxales : d'une part la cruauté humaine est sans limite, et tous ces événements, cette barbarie quotidienne font désespérer de l'humanité. Et pourtant, simultanément, la dignité humaine a des ressources insoupçonnées. À Sarajevo, les gens qui étaient assiégés depuis des mois, qui vivaient comme des rats dans des caves,

trouvaient pourtant les moyens de se maintenir propres, bien habillés et de projeter d'eux une image respectable, digne. C'était admirable. J'y ai également, évidemment, appris l'humilité, la précarité de la vie, et donc le sens des priorités. Je me suis aussi forgé beaucoup d'amitiés, dans tous les camps, avec des personnalités fortes qui ne peuvent se révéler que dans des circonstances extraordinaires.

### **En 2007, vous vous êtes présenté aux législatives contre Arnaud Montebourg. Pourquoi ce choix après une vie aussi forte ? Et pourquoi à droite alors que toute votre tradition familiale était plutôt de gauche ?**

Pourquoi la politique ? Je m'étais dit en entrant à la DGSE, un endroit attachant mais malgré tout très particulier, qu'il faudrait en sortir un jour, et je m'étais arbitrairement fixé l'âge de 35 ans. On n'a qu'une vie. Je suis quelqu'un de profondément enraciné et je n'avais pas envie de devenir, comme j'en voyais trop autour de moi dans les zones de conflit, un accro à l'adrénaline que suscite l'enchaînement permanent des missions à risque.

Par ailleurs, j'avais envie d'action. Ce qui peut paraître paradoxal. Mais le travail que je faisais pour la DGSE s'apparentait à un travail d'observation, de rapport, comme, finalement, une forme de journalisme au profit de l'État. Au bout d'un moment, j'ai eu la volonté de ne plus être seulement observateur, mais acteur, même modestement.

Pourquoi un engagement à droite alors que toute ma famille est à gauche ? Je ne suis pas passé à droite par réaction familiale, mais au terme d'un long cheminement personnel et intellectuel. J'ai perdu mon père à l'âge de 11 ans, ce qui m'a obligé à me forger seul, plus exactement avec des références et des amitiés que je me suis choisies, et dont je n'ai pas hérité naturellement. Mes voyages et missions dans les pays anciennement communistes (dès avant la chute du Mur j'avais voyagé à l'Est) ont bien sûr compté. Sans être caricatural, j'ai toujours trouvé la gauche française ● ● ●

● ● ● beaucoup trop complaisante vis-à-vis du marxisme et de ses régimes, dont on nous enseignait trop souvent qu'ils étaient finalement un pendant du camp « capitaliste américanisé ». Et puis, alors que j'étais sans doute encore en phase de construction politique, je ne me suis pas retrouvé dans la gauche que j'ai croisée à Sciences Po : à la fois bourgeoise, bien pensante, pleine d'une bonne conscience facile et un peu déconnectée des réalités, et qui ne correspondait pas du tout au milieu populaire d'où je venais. Je pense en outre être assez conservateur, et je pense qu'une société ne construit ni sa prospérité ni sa liberté sans ordre, sans sécurité. La DGSE m'a évidemment sensibilisé à ces questions. Je suis à la fois libéral sur le plan individuel et économique, et assez conservateur sur le plan des principes civiques.

Pendant mes années à la DGSE, je me suis entièrement consacré à mes missions et à cette région des Balkans qui me passionnait. Je ne me suis jamais mêlé de politique, ce qui était de toute façon statutairement interdit. Et j'avais beaucoup d'estime professionnelle pour des directeurs pourtant classés plutôt « à gauche ».

Mon engagement concret est arrivé avec mon entrée au cabinet de Michel Barnier. La droite en Saône-et-Loire s'était fait laminer par la gauche et par Arnaud Montebourg en particulier depuis 1997. À travers certains élus locaux, j'ai été assez vite sollicité. Je n'avais jamais été militant politique, mais, il faut l'admettre grâce au relatif « vide » politique, j'ai été adoubé par les instances de l'UMP pour me présenter aux législatives de

2007, sur le mode « bon courage ! Vous reviendrez nous voir pour nous dire comment cela s'est passé ». Personne ne me donnait la moindre chance !

#### Qu'avez-vous tiré de cette campagne électorale ?

J'en garde un très bon souvenir. Elle a été dure mais passionnante, intense et humainement sympathique. Tout le monde pensait la situation perdue d'avance. Je n'ai donc pas reçu beaucoup d'aide extérieure. Faire campagne quand vous n'êtes pas connu et que vous n'avez jamais fait de poli-

---

**« À Sarajevo, j'ai appris  
l'humilité, la précarité de la vie,  
et donc le sens des priorités. »**

---

tique militante est extrêmement dur. Mais j'ai essayé de faire de cette faiblesse une force. J'ai fait venir à moi des réseaux de copains, de connaissances, qui n'étaient pas des militants encartés, mais se reconnaissaient dans ma démarche. Nous avons fait une campagne très spontanée, très amateur. C'était notre force – nous avons fait souffler un vent nouveau – et notre faiblesse – nous avons commis des erreurs de petits bleus. Et nous avons perdu de 296 voix. Ce qui était très honorable. Mais la défaite, quand elle se joue à si peu, est dure à encaisser. Un matin, vous vous levez et vous n'avez plus à faire de discours, vous n'allez plus serrer les mains sur les marchés, vous n'avez plus de militants à galvaniser, de propositions à éla-

borer. Professionnellement, vous vous retrouvez seul, vous sortez des écrans radar. Je n'avais pas particulièrement de copains dans le monde politique. Il y a eu un petit blues. J'ai animé un séminaire passionnant sur les Balkans à Sciences Po à Dijon. J'ai effectué une longue visite aux États-Unis grâce au German Marshall Fund. J'ai pris le temps de respirer, de prendre un peu de recul par rapport à la situation internationale que j'avais toujours vécue à cent à l'heure. J'ai gardé un œil sur la politique. J'ai eu des velléités de me présenter à des élections locales, mais le stimulus international a été plus fort. À 37 ans, je ne me voyais pas seulement dans une mairie. Quand les élections européennes se sont profilées, je me suis dit qu'elles me correspondaient, qu'il y avait une cohérence. J'ai dû batailler pour figurer sur les listes d'investiture en position éligible. Et j'ai finalement été élu.

#### Vous êtes président de la sous-commission Sécurité et Défense au Parlement européen...

J'ai la chance de pouvoir exercer un mandat dans un domaine qui me plaît, alors que beaucoup vivent la politique comme une obsession et une contrainte, parce qu'ils sont obligés d'exister à travers n'importe quel mandat. Moi, avec le Parlement européen, j'ai cette chance de me retrouver dans un univers relativement familier et intellectuellement très stimulant. Vous côtoyez 26 autres nationalités, six autres groupes politiques, avec des lignes beaucoup moins figées que dans un parlement national. D'un autre côté, c'est un monde qui parfois a ten-

dance à se fermer sur lui-même. Les élus ont tendance à se considérer comme une avant-garde hors-sol capable de légiférer sur tous les sujets, soi-disant pour le bien des Européens, et à oublier qu'ils sont élus par des peuples qui ont des identités, des passions, une histoire. On siège à Bruxelles et à Strasbourg dans des espèces de bulles. Les députés européens ont, à ce titre, leur part de responsabilité dans le phénomène de désaffection des Européens pour l'Europe. L'Europe paraît lointaine, désincarnée, abstraite. Je suis soucieux de ce problème : il faut rendre l'Europe plus accessible et surtout plus identifiable.

#### **Avez-vous un plan de carrière ?**

##### **Où vous voyez-vous dans dix ans ?**

Je n'ai aucun plan de carrière, instinctivement je n'arrive pas à en avoir. Pour une raison simple : j'ai une conscience aiguë, parfois excessivement sans doute, de la précarité de la vie. Je sais que demain tout peut s'arrêter. De plus, j'évolue dans un milieu très aléatoire. En politique, si vous n'êtes pas élu, il faut être prêt à faire autre chose. En tout cas dans ma conception.

#### **Avez-vous un modèle ?**

##### **Un maître à penser ?**

Honnêtement, non. Il y a beaucoup de gens de valeur autour de moi que je respecte, mais je n'ai pas de modèle absolu. Je n'ai pas non plus de mentors dans les pas desquels je voudrais absolument marcher. ♦

Propos recueillis par  
Florence Maignan (PES 81) avec  
Pierre Oberkampf (M 07)

## « Nous devrions être vaccinés contre les grandes idéologies et les vieilles chimères dont nous avons vu les limites »

### **Quel est l'événement qui vous a le plus marqué ces dix dernières années ?**

Si je dis le 11-septembre 2001, cela va paraître assez banal mais c'est pourtant ce qui me vient spontanément à l'esprit. Le 11-septembre a créé une rupture, au moins une évolution géopolitique majeure, qui conditionne beaucoup de choses dans l'ordre ou le désordre international des années à venir. C'est aussi un événement qui a marqué individuellement chacun d'entre nous, avec ce "spectacle" apocalyptique qui se déroulait en direct.

### **Comment voyez-vous votre génération ?**

Il y a ceux qui ont eu 20 ans en 1968 et qui ont voulu incarner une utopie. Nous, nous avons eu 20 ans au moment de la chute du Mur de Berlin. Nous devrions donc être vaccinés contre les grandes idéologies et les vieilles chimères dont nous avons vu les limites. Pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur avec la chute du Mur de Berlin, qui, au-delà de l'image, est une libération des peuples et des individus détruits par un système absurde, qui, au nom du bonheur et de l'égalité universels, a broyé deux à trois générations. Le pire, c'est évidemment que cet ordre démocratique mondial apaisé dont on espérait qu'il sortirait de cette guerre froide s'est fracassé très vite et très violemment sur des guerres identitaires notamment. Nous avons des défis très concrets à relever : le défi environnemental, celui des réformes de nos sociétés, des fractures Nord-Sud, des fractures sociales, des identités. Sans rien renier des grandes valeurs comme la liberté, nous devrions être une génération porteuse de projets pragmatiques. Je crois à la volonté humaine, à l'action. Je ne suis pas fataliste, sinon je ne ferais pas de politique. Chacun dans sa sphère peut faire avancer les choses. Nous devrions être une génération agissante et moins perméable aux utopies chimériques.

### **Que vous a apporté Sciences Po ?**

Sciences Po est incomparable, en termes d'ouverture intellectuelle, dans le système français. Par ailleurs, la façon synthétique d'aller à l'essentiel, de tirer d'un texte les éléments saillants s'imprègne en vous au fil des années sans que vous vous en rendiez compte. Je me suis rendu compte que professionnellement, cette ouverture et cette méthode de travail faisaient la différence entre les Sciences-Po et ceux qui avaient le même niveau dans l'absolu, mais qui étaient passés par la fac ou d'autres cursus.



# Antonin Lévy, 29 ans, avocat chez Metzner Associés

**T**ête d'intellectuel, barbu, costume digne des plus grands cabinets d'affaires, verbe clair et structuré, esprit rapide, humour certain, Antonin Lévy, 29 ans, avocat aux barreaux de Paris et New York, a fait un choix qui pourrait paraître surprenant : après avoir été cinq ans avocat d'affaires dans un des plus grands cabinets français, celui de Jean-Michel Darrois, que tous les jeunes avocats rêveraient d'intégrer, après avoir goûté aux joies des fusions-acquisitions, il a choisi de devenir pénaliste. Pas de vocation au départ pour le barreau, pour Antonin Lévy, fils d'intellectuels de gauche – père philosophe, mère publicitaire. Après une hypokhâgne, il opte pour Sciences Po. En fin d'AP, sa décision est prise : ce sera la magistrature. Mais son premier stage chez Gide Loyrette Nouel change la donne. Il attrape le virus et sera avocat.



*« Que l'on représente les intérêts d'une grande société ou d'un pauvre bougre, qu'une personne vous confie son honneur, son argent, sa réputation ou l'avenir de son entreprise, votre seule boussole est la défense de votre client. »*

## Rencontre avec Antonin Lévy

### Après un DESS Sciences Po-Paris I sur la globalisation économique, pourquoi le passage par la case New York, avant de devenir avocat d'affaires à Paris chez Jean-Michel Darrois ?

Je tenais à me familiariser avec la structure du raisonnement juridique américain, très différent du nôtre. Pour les Américains, la pensée se structure davantage par une maïeutique, un cheminement que par une démonstration. Notre culture française est plutôt de déterminer un résultat, et de construire à partir de là le plan le plus cohérent. Avoir le titre d'avocat au barreau de New York représentait donc une valeur ajoutée certaine pour débiter en France. À mon retour, la plus grande partie de mon activité,

chez Darrois, était dédiée aux fusions-acquisitions et aux marchés de capitaux. Mon premier dossier a été Pernod Ricard-Allied Domecq, dans le domaine des spiritueux, puis Alcatel Lucent, Natixis, BPCE. Ce qui n'est pas forcément l'image d'Épinal de l'avocat. Inutile de préciser que ma robe est restée propre un certain temps !

### Le rythme de travail en cabinet de droit des affaires, très intense, est-il justifié ?

C'est un dévouement à la défense des intérêts de son client. Le monde des affaires a sa propre temporalité. En cabinet de droit des affaires, comme en banque, le rythme est évidemment soutenu. Certes, la rémunération suit. Mais c'est surtout l'occasion de travailler jour et nuit sur des dossiers d'envergure et passionnants. En travaillant

sur le contentieux Morgan Stanley contre LVMH qui occupe les colonnes de la presse économique et juridique, on ne compte pas ses heures. C'est tellement grisant qu'on ne réalise même pas avoir sauté son deuxième dimanche d'affilée. Je me rappelle avoir fait trois nuits blanches en six jours ! Mais vous connaissez l'expression : « Si vous ne venez pas samedi, ce n'est même pas la peine de revenir dimanche ! » Et tant que l'on est passionné, on ne se rend pas compte que les heures passent.

### Pourquoi alors avez-vous quitté le droit des affaires pour le pénal ?

Un accident de parcours. En 2007, j'étais secrétaire de la Conférence, un concours d'éloquence, qui réunit chaque année douze jeunes avocats du barreau de Paris, et j'ai été, comme c'est l'usage, commis d'office en matière criminelle. J'ai ainsi été immergé dans un univers jusque-là inconnu, celui du pénal de droit commun, tout en continuant mon activité de droit des affaires. Mes journées étaient d'une diversité et d'une richesse rares, presque schizo-phrènes : le matin, à la prison de Fresnes à 8 heures avec un client accusé de viol en réunion, à 10 heures avec les grands patrons du CAC 40. Pendant un an, j'ai assuré la défense du tueur de dame pipi, du drogueur d'homosexuels, du violeur de boîte de nuit... J'ai aussi eu l'occasion de plaider en comparutions immédiates. En un seul après-midi, vous êtes confronté à une réalité que l'on préfère ignorer : le mari violent, l'ivrogne, le voleur...

Le cabinet Darrois m'a totalement soutenu dans ce projet, ce qui n'était pas évident. Cette expérience m'a sorti de mon sommeil dogmatique, m'a donné envie de voir ● ● ●

• • • autre chose. Deux ans plus tard, j'ai quitté Darrois pour rejoindre Olivier Metzner, l'avocat de Dominique de Villepin, de Jérôme Kerviel, de Jean-Paul Huchon, de Bertrand Cantat ou du groupe Bouygues... Olivier Metzner vient de la défense pénale traditionnelle, il est celui qui a évité la peine de mort à l'étrangleur des parkings. Il est passé du côté du pénal des affaires dès l'apparition de cette pratique en France, dans les années 1990, époque à laquelle les politiques et les patrons ont commencé à être placés en détention provisoire. Notre cabinet a aujourd'hui une expertise de pointe sur les questions de corruption, de trafic d'influence, de prise illégale d'intérêt et de pénal financier. Contrairement à ce que l'on pense, il y a également dans la défense pénale, une partie de conseil, en ce qu'il s'agit d'accompagner nos clients dans la prévention et la gestion du risque pénal. En matière de corruption par exemple, de nombreuses difficultés ont pu être gérées par une réaction dès l'origine et une évaluation du risque encouru.

#### **Pour vous, qu'est-ce qu'être avocat ?**

##### **L'idée que vous vous faisiez**

##### **de ce métier quand vous avez débuté a-t-elle évolué ?**

Je me fais du métier d'avocat la même idée qu'à mes débuts : être avocat, c'est défendre son client. C'est l'idée qui rassemble tous les avocats, quelle que soit leur spécialité. Que l'on représente les intérêts d'une grande société ou d'un pauvre bougre, qu'une personne vous confie son honneur, son argent, sa réputation ou l'avenir de son entreprise, votre seule boussole est la défense de votre client.

Je pense avoir connus deux fonctionnements différents, disons plutôt deux pratiques opposées mais évidemment complémentaires de la profession : le conseil chez Darrois Villey, les fusions-acquisitions. Les sociétés cotées aussi, chez Metzner Asso-

ciés, mais selon un point de vue différent, celui du droit pénal et du droit pénal des affaires. Certes, mon activité aujourd'hui est plus fidèle à l'image que le grand public se fait de l'avocat : la robe, le palais, les plaidoiries... Mais reste l'idée de défendre son client quoi qu'il en coûte, en respectant les valeurs du serment : « Je jure comme avocat d'exercer mes fonctions avec dignité, conscience, indépendance, probité et humanité. »

#### **Défendriez-vous n'importe qui ?**

C'est une question difficile. Pour l'instant, je n'ai jamais été confronté à un cas qui me laisse seul face à ma conscience et pour lequel je me verrais contraint de refuser le dossier. Pourtant j'ai déjà défendu des per-

---

**« C'est aussi à cela que sert notre robe d'avocat, à recouvrir nos croyances et nos convictions afin que jamais elles n'interfèrent. L'avocat est partisan mais il n'est jamais militant. »**

---

sonnes accusées d'appartenance au terrorisme islamiste, des meurtriers, des violeurs, des personnes dont le sens de la morale pouvait, et c'est un euphémisme, paraître éloigné du mien.

Il ne faut jamais oublier que l'avocat n'est pas son client. Il le représente. Simplement. La défense du client ne signifiera jamais que son avocat épouse ses convictions. C'est aussi cela l'indépendance de l'avocat. Indépendance vis-à-vis des tiers, bien sûr. Mais aussi et surtout l'indépendance vis-à-vis de son client. En pratique, cela signifie de ne jamais se faire imposer un système de défense, mais de toujours suivre celui que l'on pense être le meilleur. La question se pose pour les cas les plus extrêmes, pour

les terroristes, les fanatiques, ceux pour lesquels les actes qui leur sont reprochés ne sont que le reflet de leurs ultimes et radicales convictions. Toute personne qui attendra de son avocat qu'il se fasse son simple porte-voix ne saura être justement défendue. L'amalgame, la confusion de l'avocat et de son client est contraire à cette absolue indépendance. Et c'est parce que l'avocat est capable de se démarquer de son client qu'il pourra défendre n'importe qui.

Second impératif catégorique, ne jamais se laisser manipuler par le dossier. Pour vous donner un exemple, si Klaus Barbie vient me voir parce que je suis juif, il ne vient pas me voir parce que je suis avocat mais pour ce que je suis. Dans ce cas, toute défense est impossible car l'avocat n'existe plus, il est dilué.

C'est aussi à cela que sert notre robe d'avocat, à recouvrir nos croyances et nos convictions afin que jamais elles n'interfèrent. L'avocat est partisan mais il n'est jamais militant.

#### **Le métier d'avocat est-il un métier essentiellement de trajectoires, de dossiers contingents, ou permet-il d'aboutir à une évolution du droit ?**

C'est un subtil mélange des deux. Le premier exemple que je prendrais est le combat des avocats pour la réforme de la garde à vue, qui mélange à la fois le parcours individuel de chaque avocat et l'effort collectif de sauvegarde des droits de l'Homme.

L'autre exemple qui me tient à cœur à titre personnel concerne la réforme en matière de droit des étrangers et de droit d'asile. La condition de leur rapatriement *manu militari* en Grèce pour les réexpulser sans autre forme de procès vers leur pays d'origine est extrêmement préoccupante.

Ces deux exemples montrent que l'on peut mener à la fois un combat personnel et collectif, où l'on tente d'obtenir le revirement, la décision qui créera un précédent, qui ouvrira

la brèche. Le but n'est pas qu'elle se referme derrière soi, mais que les autres s'y engouffrent. Je fais partie de l'Association Pierre Claver, fondée par M<sup>e</sup> François Sureau, ancien Sciences-Po lui aussi, qui regroupe des avocats bénévoles désireux d'aider les demandeurs d'asile en France. En nous faisant subventionner par les clients de nos

cabinets respectifs, nous fournissons une aide globale aux migrants, qui inclut une école d'alphabétisation, une aide au logement, une aide juridique et enfin une aide à l'insertion. Beaucoup d'associations s'occupent déjà de ce combat titanesque : France Terre d'Asile, Emmaüs... À notre petite échelle, nous essayons de les aider.

## « Sciences Po offre aussi l'ouverture sur le monde, la connaissance de l'homme si précieuse à l'avocat. »

### Quel est l'événement qui vous a le plus marqué ces dix dernières années ?

L'élection de Barack Obama, comme illustration d'un double changement : changement dans les mentalités américaines et changement de regard d'une partie du monde sur les États-Unis, avec, pourquoi pas, le début de la fin de l'antiaméricanisme primaire ?

### Comment voyez-vous votre génération ?

De génération en génération, il y a toujours cette impression d'avoir une relève difficile à assurer et d'avoir sur les épaules le poids d'une tradition impossible à supporter. Chaque génération se pose des questions. Ceux qui avaient mon âge en 1960 devaient maudire la génération précédente pour leur avoir légué la Guerre froide. Ceux qui avaient 20 ans en 1989 devaient se demander à quoi ressemblerait l'avenir après la « fin de l'Histoire ». On nous laisse un monde marqué par les déséquilibres économiques et écologiques, dans lequel la cohésion de l'Europe sera largement questionnée, où les clivages Nord-Sud sont flous... Mais je ne vois là aucun défi que notre génération ne pourra relever !

### Que vous a apporté Sciences Po ?

D'abord de la rigueur et une construction de la pensée. À Sciences Po, on apprend à construire, à rédiger, à structurer et à présenter. Dans le monde professionnel, c'est le minimum attendu, quel que soit le domaine concerné. Sciences Po offre aussi l'ouverture sur le monde, la connaissance de l'homme si précieuse à l'avocat. Lorsque vous défendez un journaliste, un patron, un braqueur, vous fréquentez des univers radicalement différents les uns des autres, mais pourtant traversés par un même flux de pensée juridique. Vous devez apprendre à vous adapter à des contextes différents. À Sciences Po, on apprend ce sens de l'adaptation. Sciences Po est la première des grandes écoles qui mène au métier d'avocat, devant HEC, Normale Sup. La formidable nouvelle école de droit n'a fait que transformer l'essai.

C'est parce que je suis reconnaissant de ces atouts véhiculés par l'École que j'ai moi-même franchi le miroir et suis devenu maître de conférences en droit, en deuxième année à Sciences Po. Il m'est cher de transmettre un peu en retour à l'école qui m'a tant donné.

### Comment vous voyez-vous dans dix ans ?

La seule chose qui est certaine, c'est que dans dix ans je porterai la robe avec le même plaisir, chaque dossier étant unique, chaque client extraordinaire. Le métier d'avocat change en même temps que vous, évolue avec vous. C'est peut-être la raison pour laquelle on y reste si longtemps.

### Que pensez-vous de la politique aujourd'hui ? Croyez-vous encore aux partis ? Vous verriez-vous avoir une action politique ?

Il y a dans le métier d'avocat une part de combat politique et le combat pour la sauvegarde des droits de la défense déborde facilement du simple terrain juridique. De là à en faire une carrière... Je dirais que c'est tentant. Des passerelles existent, actuellement plus dans un sens que dans l'autre ! Mais je dois vous avouer que je trouve toujours difficile quand on vient du monde des avocats d'essayer d'avoir la même légitimité que ceux qui ont consacré leur vie au combat politique et militant.

Oui, Je crois encore à la politique et aux partis et à la différence droite-gauche. Il souffle un vent nouveau, de jeunes visages à gauche, Najat Belkacem ou Cécile Duflot, qui me laisse penser que le monde politique est très bien pourvu pour demain.

### Être avocat d'affaires et de gauche n'est-ce pas antinomique ?

Non je ne le pense pas. Jean-Michel Darrois, le plus grand avocat d'affaires, a toujours été proche de Laurent Fabius et est resté un homme de gauche. Je fais partie de ceux qui pensent qu'en soi le profit n'est pas un terme scandaleux, que la croissance n'est pas un mot tabou, qu'elle peut même, soyons fous, être porteuse de progrès. ♦

Propos recueillis par  
Florence Maignan (PES 81) avec  
Pierre Oberkamp (M 07)

# Hélène Pelosse, 40 ans, directrice de l'Irena

**E**n juin 2009, à 39 ans, Hélène Pelosse a été élue par 150 pays, face à trois autres candidats européens plus âgés, pour créer, *ex nihilo*, à Abu Dhabi, l'Agence Internationale pour les Energies Renouvelables, l'Irena (International Renewable Energy Agency), une organisation nord-sud qui doit partager son expertise avec le monde entier et favoriser une transition mondiale rapide vers les énergies renouvelables. Au terme d'un parcours totalement international et relativement atypique pour cette très brillante inspectrice des Finances née à Montréal, diplômée de l'Essec et de Sciences Po, « le choix du cœur », qui à sa sortie de l'Inspection a choisi, première originalité, non pas Bercy mais le Secrétariat général des affaires européennes. Elle y découvre les problèmes d'environnement, et rejoint, seconde originalité, en 2007, le cabinet d'Angela Merkel, – seule étrangère dans ce cas –, lors de la présidence allemande de l'Union européenne. De retour en France, elle intègre le cabinet du ministre de l'Écologie comme conseillère puis directrice-adjointe. Elle portera, aux côtés de Jean-Louis Borloo, le Grenelle de l'Environnement en tant que conseillère diplomatique. Hélène Pelosse parle cinq langues. Cerise sur le gâteau : elle est mariée et mère de trois enfants.

## Rencontre avec Hélène Pelosse

**Vous avez fait une carrière un peu atypique pour une inspectrice des Finances. Est-ce délibéré ?**

**Aviez-vous un plan de carrière ?**

À 20 ans, j'avais la vocation du service public. À Sciences Po, les cours d'économie publique sur les monopoles naturels ou

les externalités me passionnaient. Par ailleurs, j'ai toujours pensé, déjà enfant, que le monde s'étendait bien au-delà des frontières de la France. Peut-être parce que je suis née au Canada. En sortant de l'inspection générale des Finances où j'avais eu à traiter de sujets internationaux comme le plan de passage à l'euro ou la TVA intracommunautaire, j'ai fait le choix d'intégrer le secrétariat général des Affaires européennes. J'y ai suivi pendant cinq ans des sujets très variés, financiers, économiques

---

**« Les femmes avec enfants seront de plus en plus présentes à l'avenir dans les postes de pouvoir. »**

---

et environnementaux. Mon fil rouge a toujours été l'international. C'est pour cela que j'ai décidé de rejoindre en 2006 le cabinet d'Angela Merkel pour préparer la présidence allemande de l'Union européenne. L'Agenda était passionnant : faire approuver par les chefs d'État les objectifs chiffrés de ce qu'on a appelé ensuite le « paquet énergie-climat », les fameux « trois fois 20 »<sup>1</sup>. Ensuite, c'est tout naturellement que je suis revenue en France aux cabinets d'Alain Juppé, puis de Jean-Louis Borloo pour la présidence française de l'Union européenne : nous devons finaliser les négociations qui avaient été initiées par l'Allemagne.

<sup>1</sup> 20 % d'énergies renouvelables, - 20 % de gaz à effet de serre, 20 % d'efficacité énergétique, en 2020.

**Comment en êtes-vous arrivée à devenir, en quelques années, une des grandes négociatrices européennes et internationales sur l'environnement et le climat ?**

À la sortie de l'Inspection, j'ai investi dans une filière et un métier : le communautaire. La gouvernance au sein de l'Union européenne est très aboutie, les règles nombreuses. Il faut plusieurs années pour « comprendre » comment Bruxelles fonctionne, en maîtriser les règles et pouvoir en jouer. Ce fut un investissement passionnant. J'ai eu la chance de participer à plusieurs grandes négociations avant celles du paquet énergie-climat, comme la réforme du pacte de stabilité, le budget ou la taxation de l'énergie. J'ai vécu des succès et des échecs. Dans cet apprentissage, j'ai eu la chance de côtoyer de très grands diplomates comme Pierre Vimont ou Pierre Sellal.

Aujourd'hui, 80 % de nos lois en matière environnementale sont votées à Bruxelles. On ne peut plus s'occuper d'environnement sans prendre en compte cette dimension internationale.

**En quoi votre passage au cabinet d'Angela Merkel a-t-il été déterminant ?**

Les années au secrétariat général pour les Affaires européennes m'ont appris que lorsque la France et l'Allemagne ne trouvent pas de terrain d'entente c'est toute l'Europe qui souffre. L'étape suivante c'était de se mettre dans la peau du partenaire. Mon passage au cabinet d'Angela Merkel m'a permis de comprendre le système allemand de l'intérieur. J'assistais à toutes les réunions de coordination sur les questions européennes. J'étais associée, seule étrangère, au comité de pilotage de la présidence. Tous

les jeudis soirs nous faisons le point en visio-conférence avec la représentation permanente allemande à Bruxelles. J'étais également en charge du point présidence de l'UE au Conseil des ministres.

### **Cette expérience d'échanges de fonctionnaires devrait-elle être développée pour renforcer les liens et la compréhension à l'intérieur de l'UE ?**

Oui, il faut encourager les échanges de fonctionnaires entre administrations nationales. Nous avons commencé à le faire avec l'Allemagne, mais il faut évidemment étendre cette pratique à d'autres partenaires : le Royaume-Uni, l'Italie, l'Espagne, la Pologne. C'est essentiel pour l'évolution de l'Union européenne. La mise en place du Service d'action extérieure va d'ailleurs dans le même sens. Pour la présidence française de l'Union, j'avais ainsi recruté des représentants de plusieurs États membres qui ont été autant de relais précieux durant cette période.

### **Pourquoi vous êtes-vous ensuite, après un passage au cabinet de Jean-Louis Borloo, lancée dans la bataille pour vous faire élire à la tête de l'Irena ? Qu'est-ce qui vous fait courir ?**

Parce que l'Irena est un projet extraordinaire, qui est resté trente ans dans les cartons avant d'aboutir en 2009. Pour la première fois, une forme d'énergie, qui sera essentielle pour notre futur, fait l'objet d'un consensus et d'une coopération internationale. Et cet échelon est essentiel pour agir sur des problèmes qui dépassent nos frontières.

### **Vous avez été élue à l'Irena face à trois européens plus âgés, comment et pourquoi avez-vous réussi à vous imposer ?**

#### **Quelle était votre valeur ajoutée ?**

Cette élection a été la victoire des outsiders. J'étais un outsider face à mes concurrents de même que l'était Abou Dabi comme choix de l'implantation du siège de l'Irena face à d'autres villes concurrentes. Pour m'imposer et promouvoir ma candida-



*« Je suis fondamentalement pragmatique de tempérament, et des années de négociations internationales ont renforcé le trait. En négociations, il faut savoir repérer les points durs de blocage et accepter de passer du temps à les lever. »*

ture, j'ai choisi de faire campagne et de sillonner la planète. J'ai pu apprécier à sa juste valeur l'efficacité du Quai d'Orsay et de notre extraordinaire réseau universel. À chaque étape, en Amérique, en Asie ou en Afrique, nos diplomates étaient là pour m'épauler. Je n'avais pas de longue expérience dans le domaine des énergies renouvelables, mais j'avais à mon actif l'extraordinaire succès de la présidence française sur le paquet énergie-climat. J'étais jeune mais l'âge devenait un atout pour construire une institution qui partait de zéro. Enfin, j'étais une femme et pour la première fois de ma carrière j'ai eu le sentiment que c'était devenu un atout. Ici, dans le Golfe, où les sociétés séparent les deux sexes, cela me permet de parler au monde des femmes, tandis que mon poste me donne automatiquement accès au monde des hommes.

### **Quel type de négociatrice et de "chef" êtes-vous ? Comment exercez-vous le pouvoir ? Avez-vous l'impression de l'exercer différemment des hommes – et de la génération précédente ?**

Je suis fondamentalement pragmatique de tempérament, et des années de négocia-

tions internationales ont renforcé ce trait. En négociations, il faut savoir repérer les points durs de blocage et accepter de passer du temps à les lever. Sur le paquet énergie-climat avec la Pologne j'ai dû faire une vingtaine de bilatérales sur la question du traitement du charbon. De même avec l'Allemagne sur la question des émissions de CO<sub>2</sub> des voitures.

J'exerce le pouvoir en m'entourant de personnalités complémentaires pour multiplier les « antennes » et croiser les différentes analyses d'une situation donnée. La discussion et la contradiction sont essentielles avant la décision. En outre, dans l'analyse d'une situation et face à une décision à prendre, il faut toujours laisser une part à l'intuition, au ressenti.

### **Quel rôle spécifique pouvez-vous et souhaitez-vous jouer, en tant que directrice de l'Irena ?**

Les énergies renouvelables vont jouer un rôle majeur dans les années qui viennent. Pour lutter contre le changement climatique d'abord, mais aussi pour pourvoir aux besoins des 10 milliards d'êtres humains que la terre comptera en 2050. Les autres technologies ne sont pas universelles, tandis que le solaire, l'éolien, la biomasse, pourront être adoptées même par les pays les plus pauvres. De plus, le potentiel des énergies renouvelables est mieux réparti sur la planète que les énergies fossiles. L'Irena doit favoriser cette transition.

Le choix d'implantation de l'Agence dans les Émirats arabes unis, un des plus gros producteurs de pétrole (2,5 millions de barils/jour) est un symbole extrêmement fort de cette mutation en marche. Ce pays s'est engagé à construire une ville écologique, Masdar, alimentée entièrement à partir d'énergies renouvelables et à avoir 7 % d'énergies renouvelables dans son mix énergétique en 2020.

### **Être une femme mariée avec trois enfants n'est-il pas un handicap pour un tel job ? Comment vous organisez-vous ?**





### ● ● ● Vous considérez-vous comme une exception ?

Les femmes avec enfants seront de plus en plus présentes à l'avenir dans les postes de pouvoir. Regardez au gouvernement : Valérie Pécresse et Chantal Jouanno ont trois enfants, Nathalie Kosciusko-Morizet vient d'en avoir un deuxième.

Ce n'est pas seulement un problème d'organisation, mais aussi de rééquilibrage des rôles au sein du couple. Quand j'ai fait campagne pour l'Irena, il m'est arrivé de ne pas voir mes enfants pendant des laps de temps importants. Je communiquais avec eux par Skype. De plus en plus, les femmes refusent de renoncer à leur carrière parce qu'elles ont des enfants. Elles ont envie d'avoir des jobs à la mesure de leur talent. Il faut les encourager.

### Pensez-vous que les femmes de votre génération aient réellement franchi le plafond de verre ?

Il y a des progrès. Mais les femmes doivent toujours dépenser beaucoup plus d'énergie et de talents pour y arriver. À ce propos, je voudrais vous rapporter une anecdote. J'étais à Davos en janvier où j'ai assisté à un dîner réunissant une cinquantaine de femmes du monde entier qui faisaient de brillantes carrières. Il y avait la ministre du Commerce de l'Indonésie par exemple ou encore l'ambassadrice américaine aux Droits des femmes. Et l'une d'entre nous a prononcé cette phrase qui a déclenché un éclat de rire général : « Je vais vous dire un secret : en fait il n'y a pas de plafond de verre, il n'y a qu'une épaisse couche d'hommes... » En tant que DG de l'Irena je me suis par ailleurs engagée, lorsque j'ai été élue, à recruter 50 % de femmes.

### Où vous voyez-vous dans dix ans ?

#### Vous êtes-vous fixée des buts ?

#### Vous verriez-vous travailler totalement dans un autre secteur ? Vivre plusieurs vies ? La politique vous tenterait-elle ?

Dans dix ans, l'Irena sera une institution adulte bien installée dans le paysage, reconnue et efficace. Et il sera temps pour moi de

passer à autre chose. J'aimerais rester dans le domaine international qui me passionne, mais la vie pourrait me réserver d'autres surprises. Bien sûr que je rêverais d'avoir plusieurs vies. Enfant, je voulais être comédienne. J'aurais aimé avoir un métier plus physique : sportif de haut niveau ou guide de haute montagne.

La politique pourrait me tenter également. Ce qui importe, plus que le plan de carrière, c'est de suivre sa pente. Savoir ce qu'on a envie de faire. S'écouter. Savoir creuser son sillon. Provoquer et saisir sa chance.

### Avez-vous un modèle ?

Pas un seul modèle, mais beaucoup de personnes m'ont inspirée. Ma grand-mère par exemple. Après des études de physique, elle a mis au monde neuf enfants tout en faisant



de la politique et a été élue. C'était la seule femme dans son conseil municipal. Elle m'a accompagnée pendant toute la campagne et elle est morte à 96 ans, quelques jours après mon élection. Elle a attendu d'être sûre que je sois élue pour partir. ♦

Propos recueillis par  
Florence Maignan (PES 81) avec  
Pierre Oberkampf (M 07)

## « Jeunes femmes diplômées de Sciences Po, n'hésitez pas à faire preuve d'autant de culot que les hommes. »

### Quel est l'événement qui vous a le plus marqué au cours des dix dernières années ?

**La naissance de mes trois enfants. Plus en arrière, la chute du mur de Berlin en 1989. C'était un jeudi soir, lors de la conférence hebdomadaire d'Alfred Grosser. Quelqu'un est entré dans la salle et lui a apporté un petit papier. Il nous a regardés et il a dit : « J'ai une très bonne nouvelle. Le mur de Berlin est tombé. » Il y a eu un tonnerre d'applaudissements. J'avais 19 ans et je m'en souviens comme si c'était hier. Pour ma génération, cet événement a été un vrai séisme. En 1983, à 13 ans, j'avais visité Berlin encore coupé en deux et j'étais montée sur l'escalier qui permettait d'observer le *no man's land* de l'autre côté du rideau de fer.**

### Quel regard portez-vous sur votre génération ?

**Née en 1970, je suis une enfant de la crise et j'ai grandi avec les chocs pétroliers. Je suis entrée dans le monde du travail au début de la financiarisation de l'économie avec les excès et les conséquences désastreuses que l'on connaît aujourd'hui. Lors de mon premier stage dans une banque américaine, je me souviens du trader qui m'a le premier expliqué le processus de titrisation des créances.**

**De la crise économique liée à la hausse des prix du pétrole à la crise financière, ma génération doit trouver maintenant les voies d'un retour à une croissance économique à la fois plus réelle et plus durable.**

### Un message pour les Sciences-Po ?

**Pour les jeunes femmes diplômées de Sciences Po : suivez vos passions et n'hésitez pas à faire preuve d'autant de culot que les hommes.**

# Najat Vallaud-Belkacem, 32 ans, adjointe au maire de Lyon, conseillère générale, porte-parole de Ségolène Royal

**T**ailleur pantalon noir, chemise blanche, cheveux très courts, sourire éclatant, Najat Vallaud-Belkacem (SP 00) est extrêmement jolie, raffinée et affable. Elle nous reçoit au premier étage d'un café du quartier latin où elle vient de donner une conférence de presse. À 32 ans, elle semble l'exemple même d'un parcours républicain réussi. Née à Beni-Chicker dans le Rif marocain, élevée à Amiens avec six frères et sœurs par un père ouvrier du bâtiment et une mère très attentive, elle a parcouru toutes les étapes de la méritocratie – droit, Sciences Po, cabinet d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation –, avant d'entrer en politique – un peu par hasard, dit-elle – aux côtés de Gérard Colomb, maire PS de Lyon dont elle est aujourd'hui l'adjointe, puis d'être élue conseillère générale, enfin d'être nommée en 2007 porte-parole de Ségolène Royal, puis secrétaire nationale du PS en charge des questions de société. Elle assure depuis le mois de mars un enseignement d'ouverture à Sciences Po, consacré à la prospective politique. Rencontre avec une jeune femme qui croit encore aux combats politiques, mais aussi aux hasards de la vie.

## Rencontre avec Najat Vallaud-Belkacem

**Vous êtes née au Maroc, vous avez passé votre enfance à Amiens où votre père était ouvrier du bâtiment. En quoi votre enfance a-t-elle influencé votre parcours et guidé votre choix d'entrer en politique ?**

Avoir vécu dans des conditions assez spar-



*« J'ai choisi de me consacrer aux questions de société. Elles sont nombreuses et interrogent vraiment nos valeurs, sans d'ailleurs toujours suivre la frontière du clivage gauche-droite. Elles demandent souvent du courage politique. »*

tiates quand j'étais jeune m'a sans doute façonnée. Mais je vivais dans un quartier où tout le monde vivait de la même façon. Je n'avais pas forcément conscience à ce moment-là de vivre une injustice particulière. Dans un de ses sketches, Jamel Debbouze a cette phrase dans laquelle je me retrouve parfaitement : « Je ne savais pas ce qu'était la pauvreté avant d'habiter dans le 16<sup>e</sup> arrondissement ! » Il a tout à fait raison : c'est une fois que l'on accède à un niveau de vie supérieur que l'on réalise ce que vivent ceux qui n'ont pas cette chance. Très jeune j'ai vibré pour des combats antiracistes. J'ai des souvenirs assez crus des années 1980 – j'étais alors à l'école primaire –, notamment de tracts xénophobes. J'ai été de gauche

très instinctivement, en pensant qu'un monde idéal est un monde où la justice sociale prime. De mon point de vue, seul le parti socialiste pouvait résoudre cette énigme-là, et je crois toujours que c'est le cas.

## **Vous êtes-vous dit très jeune que vous voudriez faire de la politique ?**

Pas du tout. Comme beaucoup de vies, la mienne est une succession de hasards. Quand j'étais jeune et que j'hésitais entre plusieurs voies à suivre, ma mère me disait : « De toute façon, la vie a toujours plus d'imagination que toi ! » J'aime bien cette phrase. Ça met un peu de sel dans la vie. C'est exactement ce qui m'est arrivé...

Premier hasard : Sciences Po. La façon dont j'y suis arrivée est assez cocasse. J'ai fait une licence de droit public, mais je voulais me distinguer de ma sœur aînée avec laquelle une sympathique « compétition scolaire » s'était engagée, et que je voyais engagée dans une future carrière brillante d'avocate. J'ai donc commencé à réfléchir à ce que je pourrais faire d'autre. J'ai alors poussé la porte d'un CIO (centre d'information et d'orientation). J'ai découvert l'existence de Sciences Po, que je ne connaissais pas, même de nom. Cela en dit beaucoup sur le manque d'informations cruel dont souffrent certains quartiers de notre pays. J'ai tout de suite eu un coup de cœur : une école polyvalente, où on vous laisse le temps de vous épanouir intellectuellement avant de vous demander de choisir... J'ai passé et réussi le concours sans savoir que c'était un concours difficile. Ce fut le début d'une aventure formidable : j'arrivai ● ● ●

• • • dans un monde qui m'était jusqu'alors inconnu, un monde dans lequel régnait une belle forme d'insouciance faite de confiance en l'avenir, de confort et de confiance en soi...

Tout en poursuivant mes études à Sciences Po, section service public, j'étais l'assistante parlementaire d'une députée à l'Assemblée nationale. À son contact, j'ai découvert les plaisirs mais aussi les affres de la politique : j'en ai alors conclu qu'il s'agissait d'abord d'un sacerdoce auquel j'avais peu envie de m'adonner moi-même. En quittant Sciences Po, j'ai commencé une activité de juriste dans un cabinet d'avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation. En 2003, trois ans

après ma sortie de Sciences Po, j'ai rencontré, un peu par hasard, le futur maire socialiste de Lyon, Gérard Collomb. Il m'a proposé de rejoindre son cabinet et j'ai été sa conseillère sur les politiques de proximité et de démocratie participative pendant plusieurs années. J'ai pris conscience qu'avoir des élus volontaires, motivés et courageux est une clé indispensable pour changer la société. Le discours et les choix politiques ont un impact énorme. Et je l'avoue, je me suis sentie alors une certaine responsabilité : avec les années, j'avais acquis un certain nombre de « codes » d'entrée dans la politique, et je me suis alors convaincue que de ne pas s'impliquer en politique, c'était lais-

ser la place à d'autres qui ne défendent pas toujours les idées qu'on estime les plus justes. C'est ce qui m'a incitée à accepter en 2004 la proposition de Jean-Jack Queyranne, alors candidat PS à la présidence du conseil régional Rhône-Alpes, de figurer sur sa liste, dans une position normalement inéligible. Mais, coup de chance, nous avons si bien gagné ces élections, que même moi, j'ai été élue. Je suis donc devenue conseillère régionale en 2004. Être, comme je l'étais, une femme, jeune, issue de l'immigration, soit un animal assez rare dans le paysage politique, vous donne envie de prouver beaucoup plus. Jean-Jack Queyranne m'a assez vite proposé la vice-présidence à la culture. Avec ce mandat, j'avais mis un pied dans l'aventure politique. J'ai acquis le goût des batailles, y compris celles que l'on dit perdues d'avance. C'est ainsi, qu'en 2007, je me suis présentée aux élections législatives contre celui qui était alors ministre des Transports, Dominique Perben, dans une circonscription ingagnable pour la gauche. Après une campagne intense, j'y ai obtenu 43 % des voix. C'était un beau score et une belle bataille, qui n'a pas servi à rien puisqu'en 2008, une partie de ce territoire, fortement ancré à droite, a accepté de m'élire conseillère générale, à la surprise générale et avec un très beau score de près de 60 % des voix. Les gens réclamaient clairement un renouvellement politique et ont adhéré je crois à la campagne très active que j'avais menée.

**Vous avez été l'un des trois porte-paroles de Ségolène Royal lors de la campagne présidentielle. Pourquoi ? Comment les choses se sont-elles passées ?**

J'ai d'abord soutenu Ségolène Royal instinctivement, sans la connaître personnellement : elle amenait une réelle fraîcheur dans le monde politique. Elle n'utilisait pas les

**« Pour moi, Sciences Po est l'école de l'honnête homme, au sens voltairien, un être ouvert, curieux, cultivé et touche-à-tout »**

**Comment voyez-vous votre génération ?**

**Tout reste à faire. Sans nous faire insulte, je trouve que nous sommes une génération qui n'a pas encore trouvé sa marque.**

**Concrètement, que vous a apporté Sciences Po ?**

**Sciences Po m'a beaucoup apporté. Une confiance en moi que je n'avais pas. De merveilleux souvenirs. Des rencontres inoubliables. Parfois, on caricature un peu cette école, comme celle où l'on fait des fiches sur des livres que l'on n'a pas lus [sourire]. Pour moi, Sciences Po est l'école de l'honnête homme, au sens voltairien, un être ouvert, curieux, cultivé et touche-à-tout.**

**Que pensez-vous de la procédure ZEP ?**

**Au début j'étais plutôt réticente parce que je craignais que cela ne stigmatise une partie des diplômés de Sciences Po. Typiquement, après avoir obtenu mon diplôme en 2000, lorsque dans une conversation ou une autre, j'évoquais mon passage à Sciences Po, on me demandait souvent si j'étais issue d'une procédure ZEP. Eh bien ! je trouvais cela extrêmement vexant. Pas seulement parce qu'on m'enlevait le mérite du concours que j'avais réussi. Mais aussi parce que le seul indice qui avait pu conduire à formuler cette question était ma couleur de peau... Comme sur beaucoup de choses, avec le temps, j'ai mûri et revu mes positions. Aujourd'hui, je trouve cela extrêmement courageux de la part de Richard Descoings d'avoir lancé cette procédure. En quelques années, je vois bien que les gens ont fini par s'habituer, bon gré mal gré, à ne pas voir que de chères têtes blondes sortir de la rue Saint-Guillaume. Et rien que pour ça, bravo.**

mêmes mots, elle avait un rapport différent aux gens, fait de simplicité, de pédagogie et de respect. Avec elle, on était loin de l'animal politique traditionnel. Après sa désignation, Ségolène Royal est venue en visite à Lyon pour remercier ses soutiens. Le courant est très bien passé entre nous. De nos discussions et de nos échanges devenus réguliers, est née l'idée de m'associer à son équipe de campagne. Par la suite, elle a voulu donner un signe fort en s'entourant de trois porte-paroles assez « inattendus », Arnaud Montebourg, Vincent Peillon et moi-même. La campagne a été difficile. On était plombé en permanence, inutile d'y revenir. Le travail de commentaire des sondages et des petites phrases s'est substitué à celui, pourtant indispensable, de promotion et de comparaison des projets de société en concurrence. Je trouve cela très problématique pour notre démocratie. À trop vivre dans une république du sondage, on finit par abaisser son propre niveau d'exigence et par ne plus travailler sur l'essentiel.

**Dans la foulée, vous avez été nommée membre du bureau du PS et secrétaire nationale en charge des questions de société. Vous occupez-vous également de problèmes d'intégration ?**

C'est moi qui ai choisi de me consacrer aux questions de société. Elles sont nombreuses et interrogent vraiment nos valeurs, sans d'ailleurs toujours suivre la frontière du clivage gauche-droite. Elles demandent souvent du courage politique pour prendre à bras le corps des interrogations difficiles mais fondamentales. En ce moment, je travaille sur la bioéthique : très prochainement, le parlement devra réviser nos lois bioéthiques. Cela nécessitera d'apporter des réponses à des sujets aussi complexes que la gestation pour autrui, les recherches sur l'embryon, l'homoparentalité, etc. Ce travail m'a fait prendre conscience d'un certain

conservatisme qui reste aujourd'hui encore à l'œuvre, et d'une véritable angoisse face aux progrès de la science et aux inconnues de l'avenir tout simplement.

Je ne m'occupe pas spécifiquement de problèmes d'intégration, mais il se trouve que c'est un sujet de société majeur qui, c'est le moins qu'on puisse dire, n'est pas traité convenablement en France. Donc, oui, j'ai souvent l'occasion de m'exprimer sur le sujet.

**Pensez-vous avoir un rôle particulier à jouer dans le monde politique ?**

Il est difficile de faire de la politique aujourd'hui. Il y a une forme de dévoiement de la démocratie représentative. Sans vouloir systématiquement accuser les mass-

---

**« J'ai acquis le goût des batailles, y compris celles que l'on dit perdues d'avance. »**

---

médias, j'ai quand même le sentiment que nous vivons dans une démocratie au rabais, où l'on prend un peu les gens pour des imbéciles, dans une course à l'échalote, au scoop et au spectaculaire, qui me met mal à l'aise. Internet, par exemple, amène le meilleur comme le pire. Les hommes et les femmes politiques de ma génération qui vivent un ordinateur greffé à la main y sont sans doute plus sensibles que d'autres. Un jour peut-être le Net saura s'autoréguler suffisamment pour que les contre-vérités, les diffamations et autres insultes n'y trouvent plus leur place. Je le souhaite en tout cas. Mais si on excepte ces aspects, ce qui, en politique, continue à me motiver, ce sont simplement les hommes et les femmes rencontrés ou lus en si grand nombre, qui mettent leurs espoirs en moi et qui me trouvent visiblement une belle utilité « sociale » dans la défense de valeurs auxquelles ils adhèrent.

**Que pensez-vous de Rachida Dati, ou de Rama Yade ?**

J'étais, à Sciences Po, dans la même promotion que Rama, cette fameuse promotion de l'année 2000. Je la connaissais un peu, comme tout le monde, mais nous n'étions pas très liées. Quand Nicolas Sarkozy a annoncé dans son gouvernement l'arrivée de trois femmes issues de l'immigration, j'ai trouvé ça formidable. J'ai regretté que la gauche n'ait pas fait le premier pas en la matière.

Cependant, la suite des événements aura confirmé les inquiétudes que j'ai ressenties à l'époque : ces nominations restaient le fait du prince. Ce que le prince fait, le prince peut le défaire. En politique, ce qui compte sans doute le plus, et qui, pour des filles de notre profil, s'obtient le plus difficilement, c'est la légitimité. Quand on ne l'a pas, qu'on est là uniquement grâce au bon vouloir du souverain, on vous rend la vie impossible. Et on vous plante un couteau dans le dos à la moindre faiblesse.

**Vous projetez-vous dans l'avenir ?**

**Comment vous voyez-vous dans dix ans ?**

Je ne sais pas. La première image qui me vient à l'esprit, c'est que mes petits jumeaux qui ont aujourd'hui 16 mois auront 10 ans. Je me projette plus dans une posture de vie personnelle et affective que dans un plan de carrière quelconque, qui ne me fait pas particulièrement rêver. Pour être franche, je ne sais pas si je ferai encore de la politique dans dix ans.

**Quel est pour vous l'événement le plus important de ces dix dernières années ?**

Le 11-septembre peut-être. Même s'il s'est passé tant d'autres choses en dix ans... ♦

**Propos recueillis par Florence Maignan (PES 81)**



# François-Xavier Demaison, 36 ans, humoriste et comédien

François-Xavier Demaison (EF 98), à l'affiche de *Sans laisser de traces*, a connu une trajectoire originale avant de connaître la gloire. De Sciences Po à Coluche en passant par PricewaterhouseCoopers, il raconte.

« Sciences Po m'a donné confiance en moi. » Et de la confiance, il en a fallu à François-Xavier Demaison pour atteindre son rêve : devenir artiste.

Avant d'entrer rue Saint-Guillaume, le jeune homme est certes déjà tenté par le théâtre et suit les enseignements du cours Florent en parallèle de sa double maîtrise de droit à Nanterre. Une fois le concours en poche, à la seconde tentative, il met de côté sa passion pour se consacrer pleinement à ses études. Le fils d'avocats y trouve son compte : « À Sciences Po, j'ai beaucoup admiré les enseignants, notamment Jean-Paul Fitoussi dont j'appréciais les idées et l'humanité. Je me suis aussi fait de très bons copains que je vois toujours : l'un est chez Renault, l'autre est avocat, quand au dernier, je n'ai jamais bien compris ce qu'il faisait ! » L'IEP, sa section éco-fi de surcroît, n'est pas ce que l'on peut appeler une voie royale pour mener une vie de bohème. Encore que... « À Sciences Po, on prend du recul et on apprend à lire entre les lignes de l'actualité. Pour rire du système, il faut le connaître de l'intérieur. Les grands anarchistes connaissent parfaitement ses rouages. Ce n'est pas pour rien que Léo Ferré est diplômé de Sciences Po ! Tu veux être écrivain, pourquoi ne pas faire Sciences Po ? Tu veux être peintre, qu'est-ce qui t'empêche de passer par la rue Saint-Guillaume ? La culture n'a jamais fait de tort pour exercer ces métiers, bien au contraire », considère l'humoriste.

Seulement voilà, François-Xavier Demaison



« Je sais gérer un projet dans tous ses aspects. Ma formation m'aide aussi à prendre des décisions rationnelles tout en écoutant mon cœur. Aujourd'hui, j'accepte de me tromper à condition que mon choix soit assumé. »

a eu quelques hésitations avant de se lancer franchement dans une carrière par définition hasardeuse. La faute aux conventions, à son éducation aussi sans doute : « Choisir cette voie, c'était forcément prendre un risque », analyse-t-il aujourd'hui. Pendant quelques années, il enfouit sa passion sous un monceau de normes comptables puis fiscales. Bienvenu chez le leader mondial de l'audit et du conseil, PricewaterhouseCoopers, qu'il rejoint comme auditeur avant de devenir avocat fiscaliste, spécialiste des prix de transfert. Un vrai choix ? « Pas vraiment,

quand on sort de Sciences Po, ce qu'on cherche, c'est un lieu avec de la moquette. Cela a été PricewaterhouseCoopers, cela aurait pu être ailleurs. » Et François-Xavier a beau jouer un rôle – sans trop s'en rendre compte au départ – il le joue très bien. La comédie est déjà chez lui une seconde nature. Bilan : le manager Demaison part au bureau de New York compléter son expertise. Là-bas, il devient un parfait businessman jusqu'à ce que – patatras ! – les twin towers s'effondrent. « Tout le monde est descendu dans la rue. J'ai marché des heures jusqu'à chez moi en croisant des hommes et des femmes couverts de cendres. C'était l'apocalypse, une vraie vision de fin de monde avec des odeurs de plastique brûlé insupportables. À partir de là, je me suis dit : la vie est trop courte, ma place est ailleurs. »

D'accord pour l'ailleurs, mais cet horizon est tellement vaste qu'il l'a jusqu'à présent toujours découragé. Pourquoi quitter le confort d'une vie toute tracée ? Pourquoi au juste chercher la lumière quand on a œuvré si longtemps dans l'ombre, auprès des directions financières de grands groupes ? « Pour vivre heureux, vivons cachés. » Le sujet avait inspiré le candidat Demaison au concours d'entrée à l'IEP. Après le 11 septembre, changement d'angle. La deuxième partie prend le pas sur la première : vive les planches et la lumière !

Seulement, avant de devenir le Coluche d'Antoine de Caunes, de jouer le pion dans *Le Petit Nicolas* (5,5 millions d'entrées),



l'avocat divorcé dans *Divorces* ou le médecin halluciné dans l'excellent *Le Premier Jour du reste de ta vie*, François-Xavier Demaison s'est pas mal cherché. Et c'est Samuel Le Bihan qui l'a vraiment trouvé en acceptant de devenir son producteur. S'en suivent cependant trois ans de vaches maigres. D'autant plus maigres que l'apprenti humoriste a pris certaines habitudes. « Quand j'ai quitté Landwell, le cabinet d'avocats de PwC, j'avais un mois de trésorerie devant moi. Après, j'ai été à découvert dix mois sur douze. À l'époque, j'ai été sauvé par une publicité pour les casseroles Téfal. Mais je le savais, un artiste ne commence pas à l'Olympia. Au moins, c'est la vie que j'avais choisie, et aujourd'hui, je vis mon rêve ! »

Merci Téfal donc. Merci aussi au public, qui finit par s'intéresser à l'humour et aux personnages que croque François-Xavier Demaison, qu'il s'agisse de cet entraîneur de boxe aux faux airs de Louis Acariès ou encore de cet avocat américain bedonnant qui en dit si long sur sa vie d'avant (« mon métier consiste à faire économiser quelques millions de dollars à des entreprises qui font des milliards de bénéfices »). Le spectacle Demaison s'envole a été joué 600 fois. Et à chaque fois, désormais, c'est un triomphe, qui fait le plein au Casino de Paris et même... à L'Olympia.

Alors Demaison, humoriste ou acteur ? « Un peu des deux. Je suis surtout un saltimbanque », indique celui qui tourne aujourd'hui entre trois et quatre films par an avec les plus grands réalisateurs. À venir, très prochainement, des films avec Emir Kusturica ou encore avec Jean-Paul Rappeneau, « des personnages qui m'ont donné envie de faire ce métier ». À venir encore un nouveau spectacle prévu dès 2011 et dont l'écriture est en cours.

François-Xavier Demaison assume son héritage – que ce soit sa formation ou son premier job (« J'en suis même très fier et je n'ai pas l'habitude de cracher dans la soupe »). Ces différentes étapes participent de son

## « Les bulles doivent être dans le champagne ! »

### Quel est l'événement qui vous a le plus marqué ces dix dernières années ?

**Le 11 septembre 2001 bien sûr, mais aussi l'élection de Barack Obama. Les États-Unis me fascinent car c'est un pays plein de ressources. Là-bas, le meilleur golfeur est noir et le meilleur rappeur est blanc. Incroyable pour un pays qui a longtemps connu la ségrégation raciale.**

### Êtes-vous optimiste ou pessimiste par rapport à l'avenir ?

**Optimiste. C'est ma nature et c'est certainement ce qui m'a conduit à ne pas me poser trop de questions au moment où je me suis lancé dans mon nouveau métier d'artiste.**

### Quelles sont vos préoccupations essentielles ?

**Mon travail et ma famille. Notamment Sasha, ma fille de trois ans. J'ai eu droit à la visite de l'école la dernière fois que je l'ai accompagnée.**

### Avez-vous un plan de carrière ?

**Je n'en ai jamais eu. Je veux juste continuer à faire du cinéma et de la scène. Pour l'instant, je suis en haut, je n'ai jamais encore fait de mauvais choix dans mes films. Mais je sais qu'une carrière connaît toujours des bas.**

### Avez-vous un modèle ? Lequel ?

**Emir Kusturica. Réalisateur, acteur, musicien et humaniste.**

### Que pensez-vous des super-rémunérations des traders et des patrons ?

**Je distingue les deux. Un chef d'entreprise qui gagne bien sa vie car il gère bien sa société, qu'il crée de la richesse, cela ne me dérange pas. Ce qui me gêne, c'est la spéculation sur le dos de ceux qui n'ont pas grand-chose. Pour moi, les bulles doivent être dans le champagne, pas ailleurs.**

### Comment vous situez-vous par rapport au politique ?

#### Aux partis politiques ? Croyez-vous au clivage gauche/droite ?

**Je crois toujours au politique et au clivage gauche/droite. Les valeurs restent différentes. J'ai beaucoup d'estime pour l'engagement. Je regrette aujourd'hui le manque de projets collectifs. Tout le monde ne peut pas courir le 100 mètres en 10 secondes, il faut accepter ce fait. Mais il n'est pas normal que celui qui va au boulot tous les matins ne puisse pas partir en vacances.**

### Croyez-vous à la guerre des générations ?

**J'ai le sentiment qu'une prise de conscience s'opère dans notre génération. Peut-être aspire-t-on à plus d'éthique, de respect de la nature, d'ouverture sur le monde... Mais pas de guerre, non.**

identité, nourrissent son œuvre et l'aident aussi très concrètement dans sa vie professionnelle. « Je sais gérer un projet dans tous ses aspects. Ma formation m'aide aussi à prendre des décisions rationnelles tout en

écoutant mon cœur. Aujourd'hui, j'accepte de me tromper à condition que mon choix soit assumé. » Impossible ainsi d'avoir des regrets ! ♦

Laurent Acharian (CRH 2000)